

Carnets du Pakistan

2006 - 2007

I	Arrivée en mission	2
II	Premiers pas	5
III	Enfin tranquille!	12
IV	Changement dans la mission	17
V	Vacances à la montagne	25
VI	Vendredi ou la vie au Paradis	29
VII	Historiettes de Noël	34
VIII	Retour à Batagram	41
IX	Il pleut sur Batagram	43
X	Ça sent la fin	49
XI	Un avant-départ plus troublé que prévu	53
XII	Fin de la première partie	60

Dimanche matin. Silence. Quelques croassements (ces foutus corbeaux qui picorent le toit de nos containers-chambres dès tôt le matin), quelques coqs retardataires annonçant un jour déjà levé, et Zelenka — le premier mouvement des *Penitenti*. Vu l'état d'épuisement des collègues, je ne les imagine pas émerger avant longtemps: je suis tranquille. Luxe, je ne sais pas, mais calme et volupté pour le moins.

C'est mon premier ouikène pakistanais: j'ai atterri lundi matin aux aurores à Islamabad. Le préposé d'aéroport sensé scruter suspicieusement les visas se trouvait être une préposée, et elle m'a tendu mon passeport à croix blanche en l'accompagnant d'un engageant sourire gratuit et d'un enthousiaste: "I hope you will have great time in Pakistan." ("J'espère que vous allez vous plaire au Pakistan") Je-veux-mon-n'veux. Bon début!

J'étais attendu par un chauffeur de la Croix-Rouge. Après les chaleureux "Salamaleikum" d'usage, il m'a porté Meuille jusqu'à sa voiture, un modèle urbain comme on dit, et qu'en l'occurrence je trouvais infiniment plus "urbain" qu'un de ces horripilants katkats habituels aux ONGs, même en agglomération. Un bon point pour la Croix-Rouge! Bien entendu, j'ai dû monter à gauche (on conduit à gauche au Pakistan).

La clim' de la voiture n'était pas tout à fait vaine en cette heure pourtant matinale. La moiteur le disputait à la touffeur. Mes souvenirs d'Afghanistan m'avaient trompés sur ce point: alors que ce dernier pays était sec à la limite du désertique, je débarquais là en fin de mousson dans un pays au climat chaud et prodigieusement humide. J'ai failli maudire les chemises épaisses et la grosse veste dont j'avais bourré mon valeureux sac à dos, mais je me suis amendé depuis, et je commence à me dire que j'aurai vite l'usage de tous ces vêtements hivernaux.

La Croix-Rouge a une "maison de repos" à Islamabad, où nous venons passer un long ouikène toutes les trois semaines histoire de nous reposer un peu. Seule la chef de mission y habite en permanence. Je me suis donc douché (une première fois, car j'ai dû me doucher trois fois dans la journée), je me suis reposé du décalage horaire, et j'ai lancé une lessive pour toutes mes chemises trempées de sueur (déjà à Paris — quel drôle d'été!). J'ai exploré la vaste maison et y ai découvert une amusante pièce vide et basse de plafond, lumineuse, juchée à son sommet de l'édifice et

accessible par un escalier à "pas japonais" remarquable. J'étais conquis. Un haut puit de lumière au-dessus de l'évier de cuisine m'a également donné la plus haute idée des architectes Pakistanais.

Repas dans un petit restau, découverte d'une première collègue (qui remontait sur le terrain le lendemain avec moi), premier briefing. J'ai d'ailleurs pensé beaucoup de bien de notre chef. Courses (ce qu'on ne trouve pas "en haut"). Dodo.

Le lendemain, cinq ou six heures de katkat. Cette fois, les quatre roues motrices n'étaient pas toujours superflues, la qualité des revêtements des routes semblant inversement proportionnelle à leur altitude! Ladite route serpentante était congestionnée par des camions formidables, bariolés, décorés, "appropriés", couverts de tant de breloques, pendeloques, et loques diverses qu'on aurait dit les véhicules de livraison d'un marchand de tambourins ou de clochettes. La rumeur de toutes ces choses qui tintaient, sonnaient et tintinnabulaient de (boîte de) conserve, finissait par couvrir le gros ronronnement du moteur en première: le tout ne se mouvant pas à plus de dix kilomètres à l'heure en montée! Il doit leur falloir deux ou trois jours pour relier Islamabad à Batagram. J'oubliais: certains de ces camions surréalistes étaient même parés de tourniquets qui faisaient comme des hélices de propulsion, ou de portières en bois marqueté. Formidable!

Mais toutes ces exoticités ne devaient pas me détourner du paysage, de plus en plus montagneux. Nous entrons dans la saison de la récolte du riz et du maïs. Les pentes étaient travaillées en terrasses et le riz les paraît de ce vert tendre qu'on a vu mille fois sur des cartes postales. En vrai, c'est beau!

Batagram. Notre camp: des tentes pour bureaux et "mess", et des containers pour chambres. Audit mess, on mangeait comme nous arrivions. Un excellent repas d'ailleurs. J'aurai toujours le choix entre différents haricots, pois chiches et lentilles. La bouffe ne sera donc pas un problème, sauf pour mon tour de ceinture! Et puis, la chef m'avait raconté que l'eau était généralement buvable sans signe de croix: quel soulagement de ne pas avoir à refuser les verres d'eau et de thé offerts sur le terrain!

L'équipe: une dizaine d'expats, francophones (sauf un italien dont le français est tout à fait satisfaisant), majoritairement masculins (au contraire de toute les missions que j'ai pu connaître jusque-là), en moyenne de mon âge (de vingt-trois à quarante ans) et pour moitié premières missions (ce qui a l'air de lasser le coordinateur logistique responsable de la sécurité). Bonne atmosphère. Moral au beau fixe. Le mien en tous cas.

Je partage le container d'un assistant admin' qui s'en va dans dix jours. Ensuite, je l'aurai pour moi tout seul (le container). Depuis hier, j'ai un bural dans une des tentes tunnel oranges à cet effet. Bref, je prends mes marques. Par contre, l'échéance de mon engagement ici n'est toujours pas fixée, entre quatre mois ou un an! Plusieurs expats compatissants m'ont plaint, mais à vrai dire je me sens ignomi-

nieusement flexible à ce sujet. En clair, pour l'instant je m'en fous, tant que Marjorie peut venir me voir (elle peut)!

Voilà pour mes premières impressions. Je me permets de vous rappeler (pour ceux qui le savaient) que le tremblement de terre sur lequel nous intervenons a eu lieu le 08 octobre 2005, et qu'à l'anniversaire de cette date vous avez toutes les chances de pouvoir admirer des émissions sur la région (pour peu qu'un acteur à scandale n'ait pas cassé sa pipe à ce moment-là!). Peut-être même nous verrez-vous: en tous cas, une équipe télé arrive ce ouikène pour préparer un reportage... Remarque: que tout ceci ne soit en AUCUN cas une occasion d'acquérir une télé si vous avez su vous en passer jusque-là!

Sinon, j'ai un téléphone perso (enfin, de fonction, mais c'est moi qui réponds) et le courrier papier est distribué à Islamabad. Envoyez des recommandés et gardez des copies de vos lettres: on ne sait jamais... Tout ça est en signature de mes émaux, comme toujours scrupuleusement tenue à jour!

Bel automne,
laurent.

Le 08 octobre 2005, un tremblement de terre de magnitude 7.6, etc. C'était donc il y a bientôt un an: vous en entendrez peut-être parler à la "télévision".

80'000 morts, 200'000 maisons détruites, 3 millions de sans-abri. Voilà pour les chiffres. A priori, ça ne parle pas beaucoup. Mais c'était horrible.

Deux éléments peuvent pourtant être considérés comme des chances dans ce malheur phénoménal:

1-Le choc a eu lieu le matin, vers 09:00 je crois: presque tout le monde était dans les champs. Trois heures plus tôt, on triplait le nombre de victimes. Là, les plus touchés ont été (hélas) les enfants dont les écoles se sont écroulées.

2-L'hiver 2006 a été particulièrement clément, et a donc permis la survie des mal-logés. Mais si cet qui arrive hiver ne nous laisse pas la même chance, il faudra être prêts. Les gens ont pour la plupart commencé à construire tout seuls, sans attendre de l'assistance. Nous sommes donc tous lancés dans une course contre l'hiver.

Dans tout ce bazar, l'État Pakistanais (l'armée) a pris en charge la reconstruction. Ils offrent des cours et une somme forfaitaire pour toute maison "bien" reconstruite. La région sinistrée (le Nord-Ouest) a été divisée en petits lots, et les ONGs intéressées ont choisi les parts où ils voulaient prendre en charge la formation (l'État gardant la partie "soutien financier"). La Croix-Rouge en a pris deux, dans la région de Batagram. Donc.

Notre boulot consiste ainsi à assister les gens qui reconstruisent seuls pour que ça tienne aux séismes, et pour qu'ils puissent toucher les subsides de l'État.

C'est tout, et c'est déjà pas mal.

Mon nouveau container

Cet après-midi, j'ai emménagé dans mon nouveau container tout neuf, avec des tissus oranges sur tous les murs (en métal non isolés) — tiens: le tissu s'achète au poids, de même que les casseroles! J'y serai bien. Surtout avec un chauffage! Pour l'instant, les températures jouent au yoyo avec plusieurs cycles par jour. Nuits gla-

ciales, journées torrides. Plus personne ne sait à quel Saint se vouer. Les deux mon Capitaine. Hum.

Je ne colloque donc plus avec Valentin. En fait, il est parti ce matin, premier d'une longue liste de partants. De la dizaine que nous étions à mon arrivée, la moitié ne terminera pas octobre, ou au plus loin novembre. Dans deux mois, ce sera donc une équipe plus qu'à moitié renouvelée qui sera installée à Batagram. Et d'ici là, je serai un "vieux de la vieille", un ancien, une relique, niark, niark.

Magnanime, je vous passe donc le nom et portrait des candidats au départ.

J'oubliais: tout le monde est épuisé, lessivé, vanné, car les conditions de "montage" de la mission les mois précédents ont été des plus pénibles. Je suis donc arrivé à ce moment charnière où l'équipe qui a créé le projet se retire, épuisée, et où de nouvelles forces fringantes pour ne pas dire élégantes montent au créneau. Je souligne que j'appartiens aux seconds, on ne me le disputera pas.

Pour ce "Carnet", je vous demande de ne retenir que deux noms, ceux de mes deux collaborateurs directs.

D'abord, il y a Pierre-Yves, que je double (niveau travail, s'entend): jeune architecte, débrouille, beau gosse, mais débordé par l'ampleur de la mission. Du coup, il demandé à dédoubler son profil: il se garde la partie com' (posters, meetings), et moi je vais sur le terrain avec nos "équipes mobiles" qui donnent des cours de construction itinérants. Pierre-Yves est un mec bien: la preuve en est qu'il aime la musique classique (bon, plutôt romantique, mais nous parviendrons à nous entendre).

L'autre, c'est Luigi, notre chef direct et notre aîné (de peu). Italien, avec un accent redoutable lorsqu'il parle anglais. Très attentif à une bonne ambiance d'équipe: il ne supporte pas les désaccords, les engueulades, les conflits. En bon chef, il s'occupe des rapports à écrire et, donc, des rapports humains, de l'atmosphère.

La division des tâches est à mon avantage.

Tortam

Dès mes premiers jours, Pierre-Yves et Luigi m'avaient dit: "Va sur le terrain, va le plus loin possible, tu verras, plus tu seras ici, moins tu en auras l'occasion." Du coup, mercredi matin à 08:30, pendant les salamaleks d'usage, ils ont demandé à nos équipes de terrain laquelle allait le plus loin. Assim? Tortam?. Bon, j'étais parti avec Assim et deux gars, cap sur Tortam!

Voiture, d'abord. Une heure, sur des routes de plus en plus étroites, de plus en plus sinueuse, et surtout de plus en plus inquiétantes. Au début, je m'amusais encore à remarquer que le Katkat avait un rétroviseur spécial à l'avant du capot pour les manœuvres, et à compter les plants de chanvre qui poussent ici comme de la mauvaise herbe, personne ne songeant à en faire son profit. Je notais également ces

pins particuliers à la région, tous nus jusqu'au sommet où ils développent une boule verte: je les ai baptisés "pins pompons" en hommage (discret) à l'hymne national des architectes, *Le Pompier* (authentique). Enfin, je comptais les élevages de poules aux exhalaisons abominables, qui vous font rechercher des bouffées de gasoil comme des bols d'air pur. Il s'agit d'immenses structures poteau-poutre à trois étages qui ont hélas *toutes* résisté au séisme, et dans lesquelles on entasse de milliers, peut-être des millions de poulets. Beurk.

Et puis, on m'a aussi signalé quelques écoles détruites. Elles avaient résisté au séisme, mais apparemment "certains" auraient trouvé plus profitable d'encaisser le coût de reconstruction d'une école détruite que de conserver une école debout.

Puis, comme la route sinuait de plus belle et que les pentes se raidissaient de conserve, j'ai fini par m'apercevoir que je serrais les fesses, et ce n'était plus uniquement la turista (olympique durant les premiers dix jours de ma mission). J'ai dû commencer à prier à la première épingle à cheveux que nous avons abordée. On les prend en trois temps: 1-planter le nez de la bagnole dans la paroi, 2-reculer délicatement jusqu'à avoir les fesses du katkat à l'air, très loin au-dessus de la rivière tout au fond, et 3-se fendre d'un petit démarrage en côte sans frein à main, on est des hommes, merde, quoi!

Répéter l'opération à la prochaine. Et entre ces épingles à cheveux, la route était devenue si étroite que même croiser des piétons posait problème. Les murs de soutènement qui portaient la route ne reposaient parfois sur rien: c'était rassurant également. Il y avait longtemps que je n'avais plus eu ce sentiment aigu de dépendance absolue à la technique, que ma vie tenait à ces bouts de métal et de caoutchouc assemblés par des robots. Un pneu qui se déboîte, une plaquette de frein abîmée, et c'était... l'abîme, justement! Nous avons commencé à cinquante kilomètres à l'heure à Batagram (où la route est encore à peu près asphaltée), puis nous avons réduit à trente, puis dix, et là encore le katkat dansait, embardée sur embardée, comme un funambulist saoul...

Nous avons fini par arriver à destination. Les trois gars de mon "équipe mobile" m'ont signalé une clinique où les médicaux de la mission viennent souvent, par le même chemin que nous venions d'emprunter: pauvres médicaux! Ces gens sont des héros: on ne le dit que trop peu. Il était dix heures, nous avons commencé à marcher. J'ai fait une bêtise: j'avais un sac à dos presque vide contenant un appareil photo et des bonbon, alors j'ai proposé que mes trois gars mettent leurs cahiers, posters, et autres documentations à offrir dans mon sac (plutôt que de tout garder à la main). Ils ont trouvé l'idée bonne, et nous nous sommes exécutés, mais bien entendu ils ne m'ont jamais plus laissé porter le sac devenu collectif!

La marche était raidasse, du niveau des sentiers de Grande Randonnée les plus roides de France. En termes anglais, je dirais "Scramble 1 & 2", ce qui signifie qu'il faut commencer à mettre les mains, mais qu'un encordement reste superflu. Assim, qui a pas mal vécu à l'étranger me racontait des histoires de mariage et de

sexualité pakistanaises dans un anglais incompréhensible. Il était également épaté que je connaisse "Mulla Nasrudine", un personnage qu'il croyait musulman sinon national. Là encore, il a choisi les plus "croustillantes" (si tant est qu'on puisse m'expliquer en quoi de telles histoires puissent croustiller), aussi vous les épargnerai-je. Manzur, un homme de mon âge, marchait vissé à son téléphone portable parce qu'il avait des "problèmes" avec sa femme. Enfin, Mehmet trottait devant avec le sac commun, nonobstant la chaleur et ses cinquante-cinq ans. Il est génial, ce Mehmet. Pour l'instant, au camp, je n'avais encore guère réussi à accrocher son regard, et il n'était pas de ceux qui se précipitent pour les séances de papouilles-bonjour. Mais là, il était chez lui (réellement, je veux dire), dans sa région: des trois, c'est lui qui parlait avec le gamins de passage pour leur demander notre chemin (je n'ai pas osé écrire "notre route")...

Souvent, la rivière que nous remontions était décorée de linge étalé sur les rochers, visiblement abandonné à la hâte: c'est que les femmes qui lessivaient nous avaient vu approcher et s'étaient cachées. Le vent portait parfois un éclat de rire ou de conversation, mais jamais une image.

Pause. Il faisait chaud. Une autre pause. Assim fatiguait: ça devait être de raconter des histoires qui lui a coupé le souffle. Une heure, puis deux que nous marchions. Nous étions montés de quelque cinq cents mètres de dénivelée, quand nous avons fini par apercevoir le bon village. Encore une pause, histoire de ne pas être complètement hors d'haleine pour les salutations. Bref, nous sommes arrivés: nous avons croisé un vieux qui coupait du foin avec ses deux fils de mon âge. Il avait une barbe blanche terrible, une peau brûlée par les activités en plein air, tellement de pattes d'oies au coin des yeux qu'il fallait chercher pour saisir son regard doux, quelque part tout au fond des plis, et lorsqu'il s'est mit à sourire à mes compagnons qui lui parlaient, il a exhibé une dentition magnifique, blanche comme celle d'un nouveau-né (enfin, on s'entend: un mioche qui a des dents, quoi)!

J'étais impressionné et conquis. Nous l'avons suivi sur les cent mètres qui nous séparaient encore de sa maison, tandis que les fils réunissaient le reste du village. Sa maison, c'était une sorte de château-fort enchâssé dans la pente. Émergeant du toit-terrasse, une pièce sombre était toute percée de fenêtres qui auraient tout au plus permis de laisser passer un bras: c'étaient de meurtrières, en cas de lutte avec les familles voisines. Nous nous sommes d'abord posés dans cette pièce sombre et fraîche, et nous avons reçu l'eau de source, le thé et le maïs grillé de bienvenue. J'ai béni Sophie-notre-chef-de-mission qui m'avait prévenu que nous n'étions pas obligé de tout refuser pour raisons d'hygiène: l'eau de source est potable, ainsi que tout ce qui a bouilli ou cuit — le seul danger vient de la possible malpropreté des ustensiles. Bref, nous sommes autorisés à prendre le risque. Ensuite, comme j'étais le seul à ne pas avoir froid, nous avons sorti les lits en cuir tressé sur cadre bois (qui servent de sièges) sur la terrasse. De là, nous dominions toute la vallée de Tarand, l'une des deux vallées dont nous avons la charge. Assim m'a traduit dans son an-

glais redoutable que derrière la ligne de col qui nous surplombait de quelques centaines de mètres seulement commençait la "zone tribale", autant dire la lune! La "zone tribale" est la zone frontière avec l'Afghanistan où une logique de seigneurie féodale échappe au contrôlé étatico-militaire. J'ai été autorisé à prendre quelques photos, du panorama et des six ou sept vieux paysans qui représentaient le village.

Une fois par an, les hommes descendent au bazar de Batagram. Les femmes s'occupent des champs et des troupeaux. Trente foyers, trois cents personnes. Peu de destructions dues au tremblement de terre, car ils ont une tradition de construction bois-pierre très bien exécutée et solide, tradition qui se perd lorsque l'altitude décroît dirait-on. Par contre, ils souffrent, apparemment comme de nombreuses communautés de la région, de problèmes d'eau potable, et ils nous ont demandé d'en parler à une ONG de watsan (= Water & Sanitation = Eau & Assainissement). Ils se sont aussi plaint de ce que des villages voisins ont bénéficié, grâce à des "jeux politiques" (Assim a même traduit du "sport" politique) de tentes, bâches et autres aides d'urgence, et que eux n'ont pas vu l'ombre de la couleur du moindre soutien. On ne parle donc pas, dans ces conditions, de l'argent dont le gouvernement pakistanais est sensé récompenser toute reconstruction "parasismique"...

Ils étaient ravis qu'on s'"occupe" d'eux. Bien entendu, ils ont strictement refusé de nous laisser partir sans nous offrir à manger, surtout à l'heure du repas. Je n'ai pas eu de problème de viande: ils n'en avaient pas à proposer. Mais leur omelette baveuse à manger avec du pain plat, je m'en suis foutu plein la lampe tellement c'était bon. Nous n'avons pas non plus refusé le dernier thé, et nous avons enfin levé le campement.

C'est à la descente que je me suis rendu compte de combien vertigineuse avait été notre ascension, et de combien les hommes de là-haut tiennent plus de la chèvre ou du dahu que de l'animal de plaine. En fait, dans ce paysage on ne trouve d'horizontal que le toit des maisons et les étroites terrasses où pousse le maïs. J'ai dit à Manzur de quitter son téléphone pour ne pas être tenté de se jeter dans le vide, et ça l'a fait rire. Bref, nous sommes arrivés à la voiture en deux fois moins de temps qu'il nous en avait fallu pour monter. Bien entendu!

Nous sommes rentrés vers 16:30. J'ai expédié quelques urgences (y compris sanitaires — skusez) et j'ai pu bosser avec Pierre-Yves sur des petites constructions que nous avons à faire en interne pour loger notre staff de plus en plus nombreux. Nous avons assez vite dévié sur nos aventures respectives en Amérique latine. Lui, c'était un chantier naval: un mois à rafistoler un vieux bateau, et ensuite retour en Europe par voie maritime... Belle aventure!

Nous avons été interrompus par le staff qui avait organisé l'anniversaire de Momo, notre doyen qui fêtait ses quarante balais (je ne dis pas ça parce qu'il est responsable de la logistique du camp, hein!). Cadeau, discours, photos, et quelqu'un m'a intimé l'ordre d'aller chercher Meuille. Bien entendu, je ne me suis pas fait prier — je ne me fais *jamais* prier pour sortir Meuille: je suis trop heureux lors-

que je peux jouer sans craindre qu'on me jette des pierres!). Ils aiment bien me voir (je n'ai pas dit: "m'entendre") jouer: moi qui avais peur qu'ils prennent la cornemuse pour un relent de colonialisme mal placé, je me trompais du tout au tout! Pour eux, c'est avant tout un instrument traditionnel, dont certains s'étonnent que je sache jouer. Bref, ce n'était pas la première fois que je sortais Meuille (presque tous les jours, en fait), mais ce soir-là, pour Momo, ils ont dansé. Déjà que ça me fait infiniment plaisir qu'on danse quand je joue, vous imaginez qu'avec des Pakistanais poilus et primesautiers, j'étais ému. Joyeux anniversaire, Momo!

Korvar

(Je ne mets les noms que pour l'exotisme, c'est bath, hein?)

Le lendemain de cette fameuse randonnée a été une sorte de journée d'intégration, sans que je comprisse pourquoi. D'abord, j'étais parti (avec une autre équipe) pour une autre destination: Korvar, moins loin, moins incitante à la prière inconditionnelle. Et voilà qu'en route, ces bougres se mettent à chanter! Trois hommes improvisaient en roue libre. J'avais la vue toute brouillée.

À Korvar, ils donnaient leur premier cours de construction à un village, avec une équipe de caméras qui leur tournaient autour comme de grosses mouches: ben ils s'en sont tirés comme des chefs! En tous cas, ils ont une base sérieuse, et mon travail n'en sera que plus simple (rappel: je suis officiellement là pour leur apprendre à former ces villageois)...

Ils étaient sympas, les trois de l'équipe vidéo, mais j'ai tout de même commencé par leur signaler que leur présence ne m'arrangeait pas: j'en étais encore à chercher mes marques, c'est-à-dire 1-dénicher les interrupteurs et 2-apprendre le prénom de chacun de "mes gars"... Du coup, ils m'ont gardé hors champ, et je me suis concentré sur ce premier cours "en vrai" de nos plus vieux formateurs. Ils s'en sont tirés comme des rois comme je l'ai dit, et j'espère bien que vous les verrez, sanglés dans leur gilet "Croix-Rouge" rouge (eh oui).

Dans l'équipe, il y avait une anthropologue alsacienne qui avait étudié pendant douze ans les rites de possession au Ladakh. En journée, elle était traductrice, et le soir elle nous tenait en haleine toute la veillée avec ses "Drés" que les sorciers s'envoient, qui s'agrippent au dos des personnes les plus "poreuses" et ses femmes qui prennent possession du corps de la femme légitime des hommes qu'elles désirent trop... Le monde est formidable.

À la fin du cours, le meilleur des trois chanteurs m'a emmené au sommet d'une colline avoisinante, me faisant passer dans les cours des maisons encore debout (et en envoyant un gamin en avant qui criait aux femmes de se cacher). De là, nous avons vue sur toute notre vallée, le camp(ing) Croix-Rouge Française, le bazaar de Batagram, les champs de riz jaunissants et ceux de maïs encore clairs.

Ensuite, des gars de notre équipe de construction m'ont invité à manger avec eux. Je les ai donc suivis au restaurant où ils mangent les midis: des lits en guise de siège, et des assiettes de légumes dans lesquelles on pioche avec du pain. C'est moins dur que de manger du riz avec les doigts! Des questions sur ma religion, et sur le pourquoi de mon végétarisme: j'ai marqué des points en insistant sur la tolérance dont j'accompagne mon athéisme, et surtout j'ai décroché le super-double-bonus-same-player-try-again en expliquant que le végétarisme était une tradition familiale. Car dans mon discours ils ont surtout entendu mon respect pour une tradition, et ici comme dans d'autres parties du monde, on aime avant tout le respect de la tradition, quelle qu'elle soit.

En tous cas, je crois que je suis adopté, au moins par une partie du staff...

Ramadan

Depuis, Ramadan a commencé. C'est drôle de constater à quel point ça influence toute notre vie: ce n'est pas seulement que nos horaires de travail soient modifiés, mais surtout qu'il devienne pratiquement impossible de réunir des gens à qui enseigner quelque chose: ils sont pris entre les récoltes d'une part, et l'hiver approchant (construction) d'autre part, le tout avec le ventre vide jusqu'à la nuit tombée... La vie est dure.

Pour nous, par contre, c'est reposant: là où nos gars hantaient les bureaux jusqu'à 18:00, il n'y a plus personne à 14:30! Du coup, nous avons plein de temps l'après-midi pour le travail de bureau, et nous disposons de nos soirées (tarot, en général: mes jeux n'ont pas eu l'heur d'éveiller des vocations).

Hier soir, Jim & Luigi se sont collés à la cuisine, et bonneheureu... Notez que tous deux ont fricoté dans la cuisine professionnelle: toasts houmous-olives, pommes de terres poêlées, aubergines grillées à l'huile d'olive, œufs brouillés, et, comme dessert, une sorte de crêpe-gâteau aux pommes et chocolat... Pour faire passer le tout, j'avais sorti un tout petit peu de la prune amoureusement distillée par mon cher Grand-Père... L'alcool est interdit au Pakistan, bien sûr, alors ne le répétez pas. Mais quelle soirée, mes enfants, quelle soirée!

On trouve dans je ne sais plus quel Gotlib — sans doute l'un des incomparables *Rubirc-à-brac*, dont le seul titre désopilerait à la cire un mammouth angora — une double page sur Henri IV avec, entre autres, une vignette anthologique du célèbre roi un lendemain de cuite dont le teint explique son surnom de "Vert-galant". Mais je m'égare, et pas seulement de l'Est (celle-là, je la dois à Desproges). Dans cette histoire du bon Roi vaillant, Gotlib insiste sur l'opposition entre la vie de cour de son prédécesseur où des éphèbes à petite moustache joue au bilboquet en collants moulants, et la vie rurale qu'à connue le jeune IV pendant son enfance dans la rude campagne languedocienne et protestante. L'image représente le jeune Henri et ses compagnons de jeu, les plus jeunes encore emmaillotés, les autres à califourchon sur des chevaux de bois et armés d'épées de même, tous plus barbus qu'un Taleb, chenus et sérieux, rugissant un retentissant "Mordious" qu'on ne peut pas ne pas prononcer en roulant les airs (à défaut des mécaniques). Voilà. Tous les matins, en embrassant mon staff, je pense à ce "Mordious", et je me fends la malle. Ça me rend heureux, ça me donne un air sympathique, et tout le monde est content. La vie est belle.

Oui, chaque matin, je retrouve mes vingt barbus favoris, presque tous mes cadets, et nous prenons un quart d'heure pour nous papouiller le flanc, nous chatouiller les côtes et nous gratouiller le dos en hurlant des salamaleks dans toutes les langues du Pakistan et d'Europe. Ensuite, la journée de travail commence, mais chaque fois qu'on croise quelqu'un qu'on n'a pas revu depuis plus de deux heures, on remet une petite couche de mamours & embrassades, histoire de ne pas se laisser aller. Moi qui, il y a quelques années encore, sursautais lorsqu'on m'effleurait inopinément, je me suis bien acclimaté, dirait-on. Tellement que même les médiaux — la tente voisine — viennent réclamer leur part de bonjours matinaux.

Quant aux femmes, elles n'existent pas dans ce pays, ou tout au moins elles n'existent pas dans le même Pakistan. Deux mondes, l'un masculin et l'autre féminin, coexistent sans jamais se rencontrer, ou si peu que pas: à se demander où ils trouvent leurs enfants. J'ai moi aussi tellement bien pris l'habitude de détourner la tête lorsqu'une femme — voilée! — passe que je ne connais aucune des dix femmes médecins locales qui vivent avec nous sur le camp, et que je sursaute lorsque l'une

d'elles me hèle d'un "Good morning, Lawrence!" qui me semble s'abattre sur moi comme un coup de foudre issu d'une autre dimension de l'Espace-Temps et tout ça...

En clair, je vis ici dans un monde non pas masculin, mais rigoureusement asexué, dans une sorte de paradis classique revisité où les anges n'ont pas de sexe — mais du poil au menton. Le monde n'est peuplé que d'éphèbes plus ou moins barbues mais sans caractéristiques de genre.

Le plus dur, c'est pour les collègues expatriées.

Je repense souvent à Simone de Beauvoir. C'était une femme intelligente et cultivée: elle ne pouvait donc pas ignorer que "second" est le second de deux éléments uniquement, alors que "deuxième" implique au moins un troisième. Pourquoi donc a-t-elle appelé son pavé dans la mare *Le deuxième sexe*, et non *Le second sexe*? Le titre choisi en implique un troisième, et c'est au Pakistan que je j'ai découvert: la femme expatriée humanitaire. Mes chères collègues ne sont pas des hommes (non, vraiment, même en cherchant bien), mais elles ne sont pas des femmes non plus (elles sont chef de mission ou administratrice-qui-paye-les-salaires, autant de rôles interdits à leur sexe). Elles sont donc irréfutablement d'un troisième sexe, qui attend impatiemment sa Simone pour se révéler au public et augmenter d'autant le champ de la connaissance sociologique de l'humain. S'il y a dans la salle un sociologue en mal d'essai, qu'il vienne au Pakistan parler du troisième sexe.

Bon. C'est dimanche matin. Il fait beau. Il fait glacial, aussi. Je suis emballé dans ma couverture en laine de poils de sous les bras de lama (en Afghanistan, ils appelaient ça un "Patou", mais ici, ils disent tout simplement un "châle", comme en français) et je n'en tremble pas moins. Un coup sur deux, je loupe la touche, ça fait des coquilles, et après les lecteurs de plaignent de mon inattention alors que c'est uniquement la faute au froid. Le temps se refroidit chaque jour, mais en même temps c'est extrêmement déstabilisant car il fait encore souvent trop chaud en journée. La météo est donc des plus paradoxales, entre les ventilateurs encore en batterie dans toutes les pièces, et les chauffages qui attendent d'être installés et nous narguent mesquinement, alignés sur le parking.

J'oubliais: mon châle, je l'ai acheté hier au bazaar de Battagram, où tout s'achète au poids: le tissu (je l'ai déjà dit), mais aussi le ferrailage pour béton, le bois de chauffage et j'en passe. Le bazaar est donc encombré d'immenses balances à deux plateaux entourés de leurs poids de plusieurs dizaines de kilos parfois, comme une poule veillant sur ses poussins.

Dimanche matin, disais-je avant cette digression météorologique. Nous ne sommes plus que deux dans le camp, en veilleurs, et pour dix jours. Joie. Toute la semaine, les départs se sont succédés: d'abord Pierre-Yves & Luigi, mes collègues, qui sont partis en vacances (chacun de leur côté). Je reste donc seul dans notre bural "(re)construction". Ensuite, il y a eu ceux qui partaient pour de bon: la chef de mis-

sion, une nutritionniste, le log', un médecin local qui va exercer en Europe, et un Anglais de Manchester dont l'accent me manque déjà intolérablement. Le monde est un peu plus silencieux sans lui... Je crois — j'espère! — que je n'en oublie pas. Enfin, tout notre staff est parti en vacances, avec force effusions et embrassades enlarmées, comme vous pouvez vous en douter. Mais avant de partir, ils nous ont invités, les deux "survivors" en charge du camp: nous sommes allés déjeuner (= "rompre le jeûne", étymologiquement) hier soir dans leur logement.

C'est un peu compliqué (mais j'explique très bien, vous verrez!): un tiers du staff est de la région, et rentre tous les soirs à la maison, comme des étudiants externes. Un tiers vit sur le camp(ing) avec nous: ce sont les médicaux, y compris les femmes locales (= deuxième sexe), ce qui ne manque pas de faire jaser, et n'est pas ce qui peut nous arriver de mieux (une réputation est vite ternie). Enfin, le troisième tiers (l'équipe construction justement) vit dans une maison que nous louons à leur endroit, et où nous ne pouvons pas nous rendre la nuit pour des questions de sécurité (nous sommes cantonné au camp du coucher au lever du soleil). Bref, nous n'avons rien eu de plus pressé, une fois tous les expats barrés, d'accepter leur invitation mille fois réitérée. Nous nous étions accordée une permission de 18:30, et au finale nous n'avons presque pas excédé 19:00... C'est dire si nous avons été raisonnables. Bien entendu, nous avons pas mal parlé et surtout beaucoup ri. Ce soir-là, "mes" gars m'ont aussi expliqué que ma coupe de barbe (= sans moustache) est ici le signe des "Saints", des personnages pieux, et que dans les villages, les gens m'appellent "le Pape". Ben voyons! Cela dit, il semble que ça leur fasse plaisir de recevoir ledit Pape, et de me serrer fort dans les bras comme si j'étais un ami d'enfance pour ces inconnus.

Revenons aux tentes & containers désertés de notre camp(ing): j'ai donc dix jours de tranquillité devant moi (enfin!!!), et comme il fallait que nous soyons deux en permanence, les trois expats qui ne sont pas en vacances ont joué les tours de garde au ping-pong. J'aurai donc alternativement pour compagnons Aurélie (l'admin' mentionnée), Sophie (nurse) et enfin Momo (camp manager). Je vous parlerai d'eux une autre fois. Eux trois et mes deux collègues de constructeurs, voilà ce qu'il reste de la grosse dizaine que nous étions il y a peu encore. Et peu de postes sont renouvelés. Nous attendons d'ici Noël un log' temporaire (pour tout bientôt) et une médecin. Mais nous manquons encore d'un coordinateur médical et d'un log' pour après Noël. En particulier le poste de chef de mission n'est pas pourvu, et ça va être relou. Alors si vous connaissez des gens que ça intéresse, filez-leur mon 'phone!

Ah, et j'oubliais l'essentiel: les chefs-de-Paris sont aussi partis, mais non sans avoir statué sur mon sort: il est donc décidé de couper la poire en deux, de l'éplucher et d'en faire une salade de fruit sans S puisqu'il n'y a qu'une demi-poire, mais tout ça ne veut rien dire, skusez, c'est juste mes doigts gourds qui s'emportent tandis que ma pensée ne parvient pas à se deshypnotiser du premier mantra des hauts himalayens: "glaglaglaglaglagla." Il a donc été décidé, disais-je avant d'être assez

discourtoisement interrompu par la météo, que je resterais ici à Batagram (stram gram) jusqu'au printemps, afin de donner le coup d'envoi d'après-l'hiver. Voilà. Rendez-vous en juin, donc, et si vous ne savez pas où passer vos vacances d'ici là, pensez au Pakistan, à ses containers, son bois de chauffage vendu au poids, son troisième sexe, ses camions plus enjolivés qu'une partition baroque, ses haricots rouges au piment, ses couvertures en guise de costard, et ses angelots asexués et poilus. C'est vrai, quoi: pour une fois que je suis sur une mission où il n'est pas interdit de recevoir, j'entends en faire profiter, et pas seulement à Marjorie!

Encore une saynète. Le 05 (que le temps passe vite, ma bonne dame), je suis retourné dans les villages lointains, cette fois pour établir une liste détaillée de "plus vulnérables" au profit desquels nous pourrions lancer un nouveau programme. J'étais avec deux jeunes, beaux gosses en diables, qui tous deux n'avaient qu'à peine enterré leur vingtième anniversaire mais à qui on aurait facilement disputé mon aînesse. Bref, ces jeunes ressources fringantes et bénévoles se sont mises à cavalier en tête, nous abandonnant à la traîne, moi et Inayat, un maçon de mon (grand) âge... Ah, les vaches: je vous jure qu'ils couraient, tandis que nous soufflions comme des locomotives en rut, loin derrière.

Bon, ils devaient frimer un peu aussi, parce que passée la première heure de montée, ils nous attendaient moins goguenards, et après cinq heures de balades diverses, il nous arrivait de marcher devant: ah, ces jeunes, aucune continuité dans l'action!

Bref, nous avons donc visité moult "villages" (parfois même de plusieurs habitants!), et compté les familles encore en tente aux portes de l'hiver. Il faisait magnifique. N'auraient été les fils électriques (qui desservent des maisons à plusieurs heures de marche de la dernière route, et inaccessibles quatre mois par an), je me serais cru en plein Giono, avec ses soucis de grain, d'outils qu'on se forge soi-même, de nouveaux modèles de tracteurs déboulés de "la ville", et ses personnages truculents et chaleureux.

C'était Ramadan, mais il aurait été inconvenant que je refuse de manger chez un vieux particulièrement attachant. Tandis que je dépiautais ses excellents œufs durs (rien à voir avec ceux des élevages en batterie de la vallée) et me régalais de son thé au lait, il a essayé de masser les jambes fatiguées d'un des deux jeunes, qui a eu bien du mal à se dérober à une telle sollicitude! Bien entendu, nous nous sommes serrés très fort dans les bras au départ. Et je n'ai vu de femmes nulle part: comme je l'ai dit, je détournais déjà spontanément la tête...

En guise de conclusion, je vous résumerai en deux lignes une discussion fort intéressante avec celui qui sera mon assistant dès que les procédures administratives le permettront: les Pakistanais prisent l'écoute. Ils me font même le compliment de m'apprécier pour ça précisément, parce que je les écoute. Et j'ai fait remarquer

que c'est l'exact symétrique de notre monde, où l'on favorise avant tout l'expression (*C'est pas parce qu'on n'a rien à dire qu'il faut fermer sa gueule*: c'était un titre de film au temps de ma folle jeunesse). Oui, chez nous, il faut avant tout s'exprimer (pensez à l'art, mais aussi à la psychologie de comptoir), et autrui est un public. Ici, on aime prêter attention à l'autre, le recevoir, et l'écouter raconter qui il est. Sur cet aspect des choses, ma préférence est établie, et elle n'est pas en faveur du continent qui m'a vu naître!

Eid

C'était un beau samedi matin d'octobre. Imaginez les montagnes âpres, les "pins ponpon" noirs et les corbeaux dans le ciel limpide et glacial. Sur le parking, deux silhouettes emmitouflées dans leur "châle" en poils de morpion (pour gratter autant, il n'y a pas d'autre provenance possible) faisaient de grands signes émus à la dernière voiture de barbus quittant le camp(ing). Cette fois ça y était: Aurélie-l'administratrice et moi étions enfin seuls. Le vaste et puissant silence de la vallée de Batagram n'était pas même démenti par les croassements épars. Un souffle de vent opportun a soulevé nos châles, et ça faisait comme la cape d'Albator (sans le revers rouge, mais bon). L'un de nous a fini par demander: "On y va?", et l'autre a acquiescé sans un mot, le regard lourd de connivence.

Que peuvent faire deux belles âmes esseulées dans la terrible inhumanité des montagnes du Pakistan, je vous le demande? Au fond, là: sortez les doigts de sur le poêle et répondez à ma question! Alors? Ils font quoi, pendant quatre jours dans ce camp(ing) déserté et redoutablement romantique? Personne? Attendez, je vais lui lancer un de ces traits. Bon, je vais vous le dire, mais c'est bien parce que c'est vous (vous en avez de la chance, d'être vous: vous en étiez-vous déjà aperçus?): ils font de la compta.

Oui, de la comptabilité. Ne me regardez pas comme si j'étais une vache folle déguisée en lapin! Et non, "faire de la compta" n'est pas un nouvel euphémisme galant.

J'essplique. 1-Aurélie est en fin de mission, et elle n'a pas encore résorbé tout le retard hérité de ses prédécesseurs. Ajoutez les rapports de fin d'année, les audits financiers et les budgets 2007 à boucler, et vous commencerez à comprendre qu'elle est un peu débordée (on le serait à moins). 2-Moi, j'en ai déjà fait, de la compta. Souvenez-vous: Afghanistan 2004, j'étais log'admin'fin'. Mais comme j'avais un bon assistant log', j'ai surtout fait de l'admin'. Donc je pouvais (ce sont les mêmes logiciels de compta dans la plupart des ONGs du monde). Enfin 3-Veuillez ne pas sous-estimer ma légendaire et insigne grandeur d'âme, merci. Donc, preux chevalier de légende prêt à voler stylo au poing et châle-d'Albator au vent au secours de la belle

administratrice en détresse (qui stresse!), j'ai proposé mes services et ladite belle était trop désespérée pour les refuser. Compa, donc. CQFD.

Sitôt seuls, comme je le disais, nous nous sommes donc transférés au mess, et nous avons soigneusement calfaté écoutilles et sabords (c'est une image). Le mess, c'est notre tente-salon, ouverte sur la pergola qui sert de salle à manger. J'enverrai des photos un jour, mais en attendant, je vous raconte ce que vous verriez si j'avais autre chose à disposition qu'une connexion à 14k quand la météo est bonne et que je suis seul dessus: l'intérieur d'une tente de campagne, genre tente militaire, mais blanche. Au plafond, deux grands tissus importés d'Inde par Luigi-mon-chef font un peu habillé, mais sur les photos on dirait un immense soutien-gorge mis à sécher. Au fond, la "téléide" débranchée et une bibliothèque sans livre sur laquelle s'empilent une bonne centaine de DVDs dont je n'ai pas dû voir plus de trois ou quatre. Que le monde est vaste que je ne connais pas. Mais ne perdons pas le fil, Ariane. Deux lits traditionnels (fils tendus sur cadre bois) qui servent de divan à palabres et aux siestes. Des coussins en pagaille. Une petite lampe en papier Ikea très fashion, qui atténue la crudité du plafonnier à fluorescent (note de l'architecte: ça fait longtemps que ces tubes ne sont plus au néon, c'est une survivance langagière). Au sol, à même le gravier, une immense natte de plastique tressé, comme j'en ai connues en Afrique. Ça, c'est la base. Lorsque j'ai parlé d'investir les lieux, nous avons ajouté:

- > Les deux cafetières en batterie (expresso et filtre), toujours sous tension (c'est le cas de le dire),

- > Des cartouches de cigarettes (au Pakistan, la cartouche est au prix du paquet en France), histoire d'évoquer la fraternelle atmosphère des charrettes d'archi (Ah, Proust, que n'as-tu écrit à propos de l'odeur de clope lorsque le petit matin point sur une tablée industrielle?),

- > Cinq thermos de thé, avec parfums à choix, et les tasses correspondantes, vides, pleines ou transformées en cendrier, et mieux réparties dans cet espace que les étoiles dans le ciel,

- > La chaîne hi-fi, alternativement branchée à son ordinateur et au mien, avec nos fichiers musique respectifs (je lui ai presque toujours épargné mon riche fichier "baroque", ma grandeur d'âme n'a décidément pas de limites humainement connaissables),

- > Trois mois de comptabilité éparpillés au sol, par mois, par thème, par hasard,

- > Et nous, fourmis religieusement attelées à leur dantesque tâche, faisant obscurément tourner les finances d'une mission humanitaire dont dépend le bonheur sinon la survie de millions de... oups! Ok, là, j'exagérais. Mais juste là!

Bref, nous avons bossé, quoi. Samedi, dimanche. Puis c'était Eid (la fin du Ramadan). Normalement lundi, ou alors mardi (je crois que ça dépend de si la lune est visible), mais pour de mystérieuses et obscures raisons politiques et religieuses,

la fête s'est étalée sur trois jours, chacun "déjeûnant" le jour de son choix, en fonction de son appétit ou, en principe, de son obédience politico-religieuse. En clair, c'était le bordel, et je ne parle plus de notre mess, là.

Mais peu nous en chaloit (en bon Suisse, j'aime encore à conjuguer le verbe chaloir, n'en déplaise à 'Krosoft qui ne me le reconnaît pas). Le lundi, nous avons fait, eh oui, de la compta! Nous n'avons émergé de notre paperasse apocalyptique que le mardi, invités par un de nos jeunes employés à le rompre (le jeûne, donc) chez lui. Je suis rentré très outré, parce qu'avant d'arriver chez lui il m'a confié aux bons soins d'un gamin qui m'a conduit dans une pièce décorée de photos de la Kaaba et où des curieux venaient de temps en temps m'observer sans que nous puissions échanger un mot, tandis que lui emmenait Aurélie dans la partie féminine de la maison, où ils ont passé des heures à discuter avec chacun et même à se promener. J'ai dû rester cloîtré comme un animal de zoo, quoi? près de trois heures (avec une pause bouffe expédiée en dix minutes) avant qu'ils se décident à abrégé la fête et me ramener au camp(ing). Déjà que je venais pour faire plaisir: ils auraient pu me faire comprendre que je pouvais diplomatiquement m'abstenir, ça m'aurait économisé une colère, et j'aurais pu faire autre chose que de la compta pendant quelques heures. Mais non, rien ne m'a été épargné, et j'ai bu ce calice jusqu'à, euh, la lie, comme disait l'autre.

Cela dit, je me permets d'ajouter un commentaire (partial, mais qu'importe, c'est moi qui tiens le haut du clavier): même en Afghanistan, où l'intransigeance religieuse a fameuse réputation, les expats n'ont jamais été séparés lors d'une réception. Et à Iskashim, les femmes mangeaient avec nous: peut-être par exception, mais les hôtes pliaient leurs coutumes pour les rapprocher de celles de ceux qu'ils recevaient... Je n'aurais jamais cru avoir à citer l'Afghanistan comme modèle de tolérance, mais le Pakistan m'y a poussé. Triste monde, ma bonne dame. Tout va à vau-l'eau.

Bon. Et le lendemain mercredi, Aurélie est repartie à Islamabad continuer sa compta toute seule, sans mon soutien efficace et affectif (enfin, surtout efficace). Na. J'ai donc eu droit à quelques heures rigoureusement seul sur le camp(ing), ce qui m'a fait un bien que vous n'imaginez même pas: la solitude est peut-être le plus rares des luxes dans la vie d'un expat. En tous cas, j'en ai profité de toute ma pensée et... euh, en fait j'ai fait la sieste.

À midi, les deux gardes en faction m'ont invité à partager leur pitance simple. C'était adorable. Ils ne parlaient pas plus anglais ou français que moi ourdou, pach-tou ou indiko, mais la communion autour de la nourriture nous rassemblait au-delà des mots (pour le développement, voyez St-Ex, il est plus éloquent que moi). Tous deux avaient les yeux clairs.

En fin de journée, j'ai accueilli Sophie, le rayon de soleil de cette mission. C'est une Bretonne toute maigre, toute fragile, qui passe son temps à courir et raconter des histoires, à perdre son téléphone et nous répéter des anecdotes de camps d'été ou de sa grand-mère, à jouer à la poule sans tête et parler de sa grand-mère, et, en plus de tout ça, à abattre une masse de travail colossale (elle est seule médicale, là où trois postes expats sont ouverts). Sa bonne humeur et son rire sont proverbiaux dans toutes les vallées adjacentes à la nôtre, et comme elle a un copain dont elle est très, très amoureuse, il n'y a aucune ambiguïté dans les amitiés qu'elle noue comme si elle était férue de macramé de compétition.

D'autres avant moi l'ont baptisée Clochette, partie en raison de son trousseau de clefs qu'elle égare avec la régularité du coucou helvète, et partie en raison de la Fée Clochette, archétype supposé de l'insouciance et de l'avoir-la-tête-en-l'air. En plus, elle reste aussi longtemps que moi, alors retenez son nom: Sophie-Clochette, infirmière, coordinatrice médicale par intérim et poule sans tête par vocation.

Après la compta, ça faisait du bien, cette conversation cristalline et ininterrompue, légère comme une eau minérale dans les pubs avec des filles toutes maigres qui racontent qu'elles doivent leur courbes (un peu sèches à mon goût) à ce qu'après leur hamburger elles ne boivent que de l'eau, telle eau (comme disait Shakespeare), et le logo apparaît juste au moment où la serviette de bain (en Suisse, on dit un linge) pudique commençait à tomber. Au fait, saviez-vous pourquoi les chats n'aiment pas l'eau? Parce que dans l'eau, minet râle.

Tout ça nous amène au débarqué d'Arnaud, le lendemain. Il était accompagné de notre-père-à-tous, Momo (*camp manager*), quarante ans, mais paraissant mon cadet de dix ans. Arnaud, c'est la première arrivée sérieuse depuis la mienne il y a huit semaines, et donc il me relève du statut de "bleu": il était temps (petit navire). Il vient comme log', mais pour deux mois seulement: il assure l'intérim jusqu'à Noël, où un autre log' est pressenti — paraît-il. On dit aussi que le Père Noël lui-même nous fera une petite visite de politesse en fin de tournée. Il est coule, Arnaud — pas le Père Noël, suivez — et nous nous entendons bien. Sérieux, expérimenté, très pro, et en même temps super-sympa au quotidien. Un mélange réussi. Gag: nous nous étions croisés à Monrovia, bien que ni l'un ni l'autre ne s'en souviennent. En fouillant dans nos archives respectives, nous avons retrouvé des photos de fêtes où nous étions tous les deux, lui en tant que PYou (PU, Première Urgence) et moi comme MSF-B. Notez à la décharge de sa faculté d'observation qu'à l'époque j'étais crâne rasé et en chemise sans manche, avec un parapluie (et là, chevelu, barbu, bretellu, et drapé augustement dans un châle d'Albator sans revers écarlate). Quant à moi, je n'ai pas d'excuse sinon celle, qui sert éternellement sans plus s'user que le rocher de Sisyphe, de mon incompétence crasse en matière de physionomie. Surtout pour celle des hommes!

Puis — c'était samedi 28 — Sophie est partie retrouver son amoureux, nous laissant trois hommes (et un coussin du mess) pour le ouikène. Par égard pour la jeune génération qui peut-être me lira un jour et afin de ne pas risquer de me faire traîner en justice par des âmes sensibles et pures, je passerai pudiquement sur nos sujets de conversation. D'aucuns prétendraient qu'il y aurait des similitudes entre la vie d'expat et celle de caserne, mais c'est encore à prouver. En tous cas, je crois la majorité des chèvres autour du camp encore pucelles, ce qui devrait définitivement nous laver de toute soupçon et déraciner cette légende malvenue.

Le dimanche, Arnaud-le-bleu (gnark, gnark) et moi sommes allés manger chez un de "mes" gars, plus loin que prévu de notre inévitable camp(ing): une bonne heure, en deux mots, de bagnole. Palabres, visite des ruines de sa maison (dont tout le monde est par chance sorti à temps lors du tremblement de terre), repas excellent arrosé d'eau Nestlé (au Pakistan, ces salauds tiennent même le thé et l'eau potable! Dire que certains pensent que Nestlé est suisse... J'ai mal à l'Helvétie), et pour finir le traditionnel thé au lait de bufflonne salé. J'adore. Mais ce n'était visiblement pas au goût d'Arnaud...

Retours

Lundi, tout le staff est revenu. Présentations d'Arnaud et papouilles & chatouilles approfondies, après dix jours de séparation — comment y avons-nous survécu? Le fidèle Ibrahim (cuistot de son état) est revenu nous faire des crêpes matinales et bienvenues. Ibrahim, c'est le plus bas salaire du camp, et le nom qui revient le plus souvent dans la bouche des expats ("Que nous a préparé Ibrahim?", "Ibrahim a trop salé ses pâtes", "Est-ce que tu peux demander à Ibrahim de faire du poulet?", et j'en passe). En tous cas, je disais que Clochette-la-Bretonne lui a appris à faire des crêpes remarquables qui, avec du Nutella, égayeraient le plus frigorifique des petits déjeuners. Note-à-benêts: j'ai dit tout à l'heure que la "salle à manger" est une pergola, ouverte à deux des quatre vents, et vous n'êtes plus sans savoir depuis la dernière édition de ces inégalables "Carnets" qu'on commence à se peler comme des pomme de terre au four (sauf que cette métaphore frise l'antithèse). Croisez ces deux informations, et vous imaginerez que les déjeuners de Batagram n'ont que peu en communs avec ceux "sur l'herbe" de Manet.

J'en étais donc à conter le retour de "mon" staff de pue-des-pieds (c'est la réputation du département construction, sans doutes est-ce dû à la longueur excessive de nos marches d'approche). Journée de bonne humeur, donc: après dix jours de quasi-solitude, j'avais plaisir à palper tous ces ventres enfin bien nourris et tirer ces barbes soignées cachant mal des sourires satisfaits et repus. Le soir, Aurélie nous est revenue, et nous avons soupé à quatre. Je récapitule: Arnaud-le-bleu, Momo-notre-père, et Aurélie-l'admin'. J'ai sorti pour l'occasion quelques centilitres de prune amoureusement distillée par mon grand-père bien-aimé, et Arnaud (dont la fonction inclut les règles de sécurité, dont interdire l'alcool et les substances gna-

gnagna) a fait les gros yeux mais s'est tu et régalé. Et là, les lèvres dans ce brevage familial et précieux, je me suis aperçu avec détresse (comme Heidi) que des quatre que nous étions, attablés comme des Mousquetaires dumasesques, je serais le seul à passer décembre. Quelle désespérance. Vivement que les trois autres rentrent de vacances! Et les nouveaux...

Reste que Momo-notre-père, attentif, a commencé à installer des chauffages. Nous ne mourrons pas de froid (ceux qui ont aimé *Les idées noires* de Franquin rigolent, là). Joie et pétulance (je ne l'avais pas encore placé dans ce "Carnet")!

Mariage

J'ai été invité à un mariage local, par trois des piliers du camp (hors département construction, s'entend). Ça a marqué la fin d'un temps, et le début d'un autre. J'étais donc avec un gros moustachu — Irshad, l'assistant d'Aurélie-l'admin' —, un super-barbu — Junaid, alias "*Cartoon*" car il me fait de la concurrence en matière de grimaces, "*Liaison officier*" de son état, ce qui ne veut rien dire, mais il est vachement utile quand même —, et Docteur Abdulla — un jeune glabre qui m'envoie des blagues par SMS lorsque je lui manque.

En fait de mariage, ce serait plutôt l'équivalent de notre enterrement de vie de garçon. Dans une grande salle embrouillardée d'une fumée qui était à l'encens ce que la pop commerciale est à la musique, une centaine d'hommes en "kamiz" (chemise longue) et gilet discutaient en dégustant des whiskies strictement interdits. Pas des grandes bouteilles, mais un Grants acceptable, qui a bien fait baver les collègues lorsque je le leur ai raconté. Beaucoup étaient bien saouls, et je lorgnais avec méfiance les quelques-uns des convives qui avaient leur kalachnikov à la bretelle et la caressaient amoureusement lorsqu'ils s'ennuyaient. Je crois qu'officiellement c'étaient des gardiens, mais ils buvaient comme les autres.

Enfin, les filles sont arrivées en retard, car les routes étaient bloquées pour des problèmes de sécurité. On m'en avait dit monts et merveilles, mais je n'avais pas dû boire assez: elles n'étaient que deux, et dansaient moins bien que la plupart des amatrices que j'ai pu voir. Les hommes avaient préparé des liasses de billets de dix roupilles (15ct l'un, soit 15€ la liasse — multipliez par dix pour comparer aux salaires) qu'ils effeuillaient autour des danseuses, et parfois lançaient en gerbe, comme un feu d'artifice vénal. Un petit vieux caricatural, babine pendante et nez crochu, les ramassait au fur et à mesure, parfois en les balayant du plat de la main lorsqu'il y en avait trop. Deux gars ont fini par le seconder, et à trois ils remplissaient des sacs dans lesquels les moins fortunés piochaient discrètement pour participer eux aussi à la fête. J'imagine qu'il s'agissait du salaire des danseuses et musiciens.

Dans cette débauche vénale (je ne cache pas que j'ai été un peu révolté), il y avait tout de même un rayon de soleil, une perle oubliée dans les coquilles d'huîtres après la bacchanale: le percussionniste. C'était un moustachu d'abondance avec une chevelure yéyé, qui a attiré mon attention dès l'instant où il s'est assis et a sorti ses

instruments: il les accordait avec une immense concentration, comme s'il vivaient à dans un autre monde, un monde sans barbus bourrés, sans kalachnikovs chargées, sans filles qui bottent le cul du ramasseur de billets lorsqu'il en oublie un, sans brouillard de kebabs et cigarettes mélangés. C'est formidable, cette capacité qu'on certains de vous faire percevoir à quel point la réalité est multiforme, et qu'on peut vivre dans des mondes différents tout en se tenant la main. Quand il s'est mis à jouer, c'était mieux encore: il y mettait tout son cœur, toutes sa présence, et j'en oubliais les tortillement de cul des deux rabatteuses. Je ne voyais plus que lui, emporté par sa musique, ivre de beauté, étranger et incongru dans ce monde, bien que personne ne s'en fût aperçu.

Je suis rentré avant que les gardiens armés m'inquiètent vraiment. Les filles étaient encore habillées: j'ignore si ça devait changer lorsque les sacs étaient suffisamment remplis. Sur le retour nocturne, je pensais à diverses discussions avec "mes" gars sur les nuits de noce, et sur le peu d'importance qu'ils accordent à la beauté physique ("Tu sais, quand tu as attendu jusqu'à vingt-cinq voire trente ans...") — skusez! Je m'étais promis d'écrire des "Carnets" que la censure des années soixante pour la presse enfantine aurait encensés, mais j'ai peur de m'être un peu égaré, là... C'est promis, je ne parlerai donc pas de tout le bien qu'on me dit de l'obscurité!

Plein d'arrivées

Je disais que ce mariage avait marqué une rupture: de ce jour, des expats ont débarqué, par paire, presque tous les jours, si bien que depuis le ouikène du 12, nous étions onze! C'est beaucoup de monde, après trois semaines à deux, trois ou quatre personnes. Du coup, je faisais un peu l'ours, avec un container en guise de caverne.

Je vous passe les présentations, qui seraient fastidieuses, mais ne vous économiserai pas quelques commentaires! Des onze, trois étaient mes compagnons ces derniers jours, trois rentraient de vacances (Sophie-Clochette et mes deux collègues de construction), deux étaient là pour une mission préparatoire de quelques semaines, et deux étaient nouvelles (Arnaud n'est déjà plus "Bleu" — snif!), l'une pour soutenir Sophie-Clochette à la "santé", et l'autre pour remplacer l'irremplaçable Aurélie-l'admin'.

Des onze, toujours, presque tous étaient "Première Mission", "PM" comme dit Arnaud avec une pointe de lassitude: les seules exceptions après Arnaud et moi, ce sont Luigi et un des deux de la mission explo. Ça nous faisait donc sept PM sur onze expats, ce qui est tout de même beaucoup à gérer, aussi compétents et sympathiques soient-ils. Tout ça pour dire que j'ai terminé la semaine sur les rotules, entre le staff local à gérer, les nouveaux à accueillir dans notre "famille", et les PM à accompagner dans leurs premier pas ou leur gestion du stress pour ceux qui sont en fin de première mission (on termine généralement sa première mission "*burn out*", et

ensuite on apprend à gérer ses limites). Aucune attaque personnelle dans tout ça, et que si les intéressés devaient me lire un jour, qu'ils sachent que le les aime et que leur présence me fait chaud au cœur — simplement, j'ai besoin de ma semaine de vacances à Gilgit, dans le nord et le montagnes, la semaine prochaine! Ensuite, d'autres histoires suivront...

Toute la semaine, il a fait un sale temps pluvieux et froid (aussi froid que puisse être un temps pluvieux, ce qui est par définition plus fluide que glacial). Dépité, Momo a tenté de me convaincre de laisser tomber notre projet de vacances à Gilgit. Moi, j'étais trop fatigué pour avoir un avis. J'ai laissé venir. De fait, le soleil est revenu vendredi, mais Momo avait déjà pris son parti d'aller à Islamabad. Il tentais de me convaincre de le suivre, mais je résistais: je savais que je ne me reposerais pas en ville: trop d'entre nous y feraient la fête pour que je puisse y résister! Que faire? Ah, que faire??? Vous saurez comment j'ai résolu cet insoutenable dilemme en lisant le prochain épisodes de mes formidables z'aventures, en vente dans tous les e-kiosques de l'e-monde. Tintintiiiiiiiiin.

Samedi, j'ai dormi. Ouf. Il était temps! Et, accessoirement, j'ai parlé avec nos deux gars de Gilgit, qui m'ont confirmé qu'avec le beau temps, la route était redevenue sans danger. Ils m'ont proposé de me réserver une place dans le bus du lendemain, dimanche 19 novembre 2006 après Jésus-Christ. J'étais aux anges. J'ai encore passé une super-nuit, et le dimanche matin nous avons réaménagé le mess commun avec Pierre-Yves (ah, ces architectes!). Un peu avant midi, j'ai jeté dans un mouvement cinématographique mon petit sac à dos sur mon épaule: quelques livres et un slip propre. Ma grosse veste et une couverture-cape-d'Albator sur l'autre. Le gardien de faction m'a tenu compagnie au bord de la route. Je lisais du Pratchett.

Batagram-Gilgit

Ledit but est arrivé dans les temps: à ma surprise, c'était un grand autocar aux places numérotées. La mienne était à côté d'un vieux tout maigre à la barbe en coupe sombre (là, c'est juste pour être pédant et faire remarquer que je sais, moi, qu'une coupe sombre n'enlève que la moitié des arbres d'une forêt, alors que la coupe claire laisse le sol à découvert) qui m'a piqué mon bouquin pendant que je réglais mon billet. Je doute qu'il ait parlé et moins encore lu l'anglais, mais l'image baroque (si tant est qu'on prenne admette que "baroque" soit synonyme de "surchargée", sans connotations historiques) de la couverture lui plaisait à l'évidence. C'était lui qui était à la fenêtre, bien entendu, et je ne voyais la route et le paysage que par-dessus lui ou par le pare-brise, certes vaste mais également lointain, si loin-

tain: ça faisait comme un peep-show, j'avais l'impression de voir juste assez pour comprendre que l'essentiel m'était caché.

Au bout d'une heure, nous sommes arrivés sur l'Indus, qui porte bien mal son nom puisqu'il coule essentiellement au Pakistan. Bon, je vous accorde que "Pakistanus", ça sonnait mal, mais tout de même, ils auraient pu trouver autre chose! Le fleuve était étrangement opaque et immobile, à peine ridé, et comme figé, ou plutôt comme un lit au drap vert soigneusement bordé où quelqu'un se serait assis et serait reparti.

Sinon, c'était une route de montagne classique, avec ce que cela suppose d'à-pic impressionnant, et de dépassements vertigineux, mais aussi de joueurs de cricket qui interrompent leur jeu au dernier moment, de camion transportant d'énormissimes engins de chantier rutilants en provenance de la Chine, et de troupeaux de chèvres à disperser au klaxon. Arrêts-prière réguliers, ce qui me permettait d'admirer le paysage sans effet peep-show. L'immensité de ce paysage inhabité n'écrasait pas l'homme, elle le niait, comme dans ces édifiantes vanités en peinture où il était écrit sur une banderole (entre deux crânes et d'autres ossements): "*Memento mori*", souviens-toi que tu es mortel. La route n'avait pas de parapet continu, mais des blocs de muret de quelque deux mètres de long, et distant d'autant, peints en blanc. En face, cet immense travail de génie civil (pas si vil que ça, à tout prendre) ne laissait voir qu'un pointillé enfantin, ridicule, inopportun. Les plus grandes entreprises de l'homme, dans ce paysage, semblaient dramatiquement manquer de sérieux.

Au crépuscule, tout cela était devenu si beau que j'ai remis en cause mon malthusianisme viscéral, et me suis dit que, finalement, j'aurais bien envie de proposer à des gamins de venir voir à quoi ressemble notre chère planète. Il faudrait que Marjorie voie ça...

Puis la nuit s'est faite, et tout le car s'est endormi.

Gilgit-Hunza

J'ai débarqué à Gilgit à minuit passée. J'ai demandé un hôtel bon marché, et je me suis endormi dans une petite chambre aux fenêtres sans vitrage, mais comme il y avait deux lits, j'avais assez de couvertures pour survivre! Et puis, il y avait de l'eau chaude plein la douche. Au matin, j'ai regardé le soleil se lever, tard, très tard sur ces immenses masses rocheuses et caillouteuses qui nous dominaient. Je me suis baladé un peu, juste assez pour me dire qu'en soi, Gilgit n'avait rien d'exceptionnel, et que je n'allais pas y passer les deux jours qui me restaient... J'ai demandé conseil, et on m'a conseillé Hunza, la suite de la Karakoram Highway. Au fait, j'ai oublié de vous dire que cette route dont j'avais fait la moitié de nuit était ce que les guides touristiques appellent "la huitième merveille du monde": mille kilomètres de

route qui relie Islamabad à la Chine, en contournant le Wakhan afghan. J'imagine que ça dit mieux que mes superlatifs un peu puérils combien ça a de la gueule!

Hunza, donc. J'ai d'abord pris un Suzuki jusqu'à la gare routière: c'est une voiture miniature avec deux banquettes en long à l'arrière. On s'y met quatre de chaque côté, les genoux se croisant comme une fermeture éclair de chair. Les suivants s'agrippent à diverses mains-courantes extérieures prévues à cet effet. Un seul de ces jouets peut donc transporter entre dix et quinze passagers, plus quelques bagages. Ensuite, je suis monté dans un Toyota, le modèle standard avec quatre banquettes de trois personnes où on se met à quatre. On embarque dix-huit passagers, mais on est un peu moins serrés!

Trois heures de route de montagne, en commençant par s'élever au-dessus de Gilgit. Trois strates s'empilaient à l'entour, comme trois conceptions de la beauté.

En fond de vallée, l'automne en fuite avait abandonné son manteau. Ce n'était pas les "roux" et "doré" chers aux romantiques pastels: c'étaient des vermillon, des carmin et des jaunes d'or directement apposés du tube sur la toile. C'était fauve, c'était éphémère et lumineux comme un feu d'artifice de premier août chez mes grands-parents quand j'étais petit garçon. C'était comme James Dean et Roméo & Juliette, c'était adolescent, échevelé, révolté, passionné, irresponsable, fugitif, irrationnel, transitoire et irrépressible.

Autour, au-dessus, c'était la masse âpre et sèche, incommensurable des parois de pierraille. C'était ascétique (comme le Cid!), presque doloriste. C'était écrasant, comme les ciels des peintures de Friedrich, comme une vie de labeur. C'était gris et terre, sans végétation, pierre et poussière, sans vie même. C'était une certaine métaphore de la vie, si bien rendue par Albert Camus dans *Les muets*, la première nouvelle du chef-d'œuvre qu'est *L'exil et le royaume* (à (re)lire impérativement). C'était comme le poids d'une destinée. C'était comme *Oscar* de Renaud: "Il v'nait du pays / Où habite la pluie / Où quand y'a du soleil / C't un mauvais présage" (à transposer en version aride). C'était travailliste, ouvriériste, fourmiliériste, même: écrasant. Un silence massif semblait sourdre de cette masse inaltérable.

Et puis, en arquant sa nuque pour dépasser ce monde sans horizon, on apercevait dans les échancrures et les brèches des masses blanches et bleues, célestes, irréelles, évanescents. Ce n'était plus l'homme qui était nié là, mais le monde. C'était comme une musique de Bach un soir d'hiver. C'était un autre univers, par-delà la rêverie même, une autre vie, par-delà l'au-delà des curés même. C'était un monde de musique et de contemplation — un monde que j'ai connu, aussi, et dont je me languis, souvent. C'était comme un appel d'air, une inspiration qui vous ouvre le cœur, une aspiration qui vous libère l'âme et la fusionne à l'infini.

On m'avait conseillé une petite pension devant laquelle le Toyot' m'a déposé. J'ai été accueilli par un traditionnel "thé de bienvenue" offert par le propriétaire, un homme "dans la force de l'âge" comme on dit quand on n'a pas plus d'imagination que moi ce matin, avec pour caractéristique distinctive d'être la première personne que j'aie rencontrée avec le visage géométriquement plus large que haut. C'était tellement formidable que je l'ai pris en photo avec l'antique Konica familial. D'ailleurs, je n'étais pas le premier: la salle-à-manger-accueil en balcon sur les montagnes était tapissée de photos de touristes qui avaient posé avec lui. On trouvait également des photos de montagne alléchantes, et au bout d'un moment j'en ai déniché des caractéristique de la Suisse (avec cors au pied des Alpes et lancer de drapeau): ce n'était pas que le Pakistan! Comme quoi la montagne est belle, où que ce soit.

Et puis, un poème m'a touché. Il disait, en substance, que les montagnes avaient été données à l'humanité pour l'apaiser. C'est beau, non?

J'avais une grosse journée à passer avant d'envisager le retour. Je me suis baladé dans le bled, j'ai fait un peu de shopping, je me suis fait saluer par des femmes (impensable à Batagram — je ne les aurais même pas vues! —, mais la région de Gilgit est ismaélienne, beaucoup moins accro' à la Charia), et à force de monter, je suis arrivé au fort de Baltit, récemment restauré mais tout de même vieux de quelque huit cents ans... Construction bois et pierre comme nous la promovons chez nous. J'ai pris plein de photos techniques, mais pour l'esthétique il faudra repasser: le temps était ce qu'on appelle par chez nous un "temps blanc", où les nuages dispensent une lumière crue et claire, uniforme, sans reliefs.

Repos, excellent repas du soir avec les deux seuls autres pensionnaires (la saison est passée), et dodo.

Le lendemain, j'ai réarpenté le bazaar en pente jusqu'au fort, mais le temps n'était pas moins blanc que la veille. J'ai donc remballé mes velléités photographiques et acheté des cartes postales. Je suis retourné dormir à Gilgit, dans mon hôtel sans vitrages, et pour rentrer, j'ai pris une place "fenêtre" dans un bus de jour, histoire de profiter de la justement renommée "huitième merveille du monde"... Je suis resté les douze heures du trajet scotché à la vitre comme un jouet en peluche monté sur quatre ventouses. Que notre Terre est belle!

Nous avons eu quatre jours de pluie ininterrompue, glacial, insidieuse, déprimante. Jeudi, les nuages se sont déchirés, lentement, comme dans un film au ralenti. Il pleuvait encore, mais avec de bienheureuses intermittences. Vendredi matin, avant l'aube, j'ai tout de suite senti qu'il ferait beau: la température avait chuté de plus de degrés qu'une bouteille de ouiski. "Eau" moins...

J'ai bloqué mon réveil pakistanais sur 06:00 une fois pour toutes. Depuis trente ans, je commence à me connaître, au moins sur les aspects pratiques: je sais que je me repose plus et mieux en me réveillant régulièrement qu'en tâchant de dormir longtemps les ouikènes. Au besoin, je sieste. À 06:00, donc, j'ai éteint mon "natel" dont l'écran a d'étranges rémanences lorsqu'il fait si froid, ai bravement rejeté mes atermoiements et mes couvertures, et me suis précipité, quéquette au vent et briquet au poing sur le petit chauffage gaz sensé lutter contre l'omniprésence d'un froid omnipotent qui n'envie à Dieu que l'omniscience... Je me suis habillé collé à cette flamme perdue dans les ténèbres de l'hiver, moins espoir ténu que vague reminiscence d'un hypothétique Éden que l'on aurait connu, un jour.

Et doucement, comme un héros las et vainqueur, je me éloigné de quelques centimètre de la flambée tentatrice et dérisoire, et me suis assis au petit bureau qui meuble depuis peu mon container (de fête). Depuis, je n'ai plus le courage d'aller bosser dans mon bural glacial dont le chauffage a rendu l'âme parmi les premiers... Je n'y suis plus que le strict minimum!

Il n'y avait pas d'électricité ce matin. Je n'avais pas la vaillance qu'il aurait fallu pour aller démarrer les générateurs. Qu'importait, d'ailleurs: il y a longtemps que nous sommes acclimatés à ce genre de détails: j'ai des bougies en batterie autour de l'écran de mon ordinateur de fonction dont j'avais rechargé les batteries la veille. Et puis, ce matin-là, j'ai préféré le courrier papier. Si c'est à vous que j'écrivais ce matin-là, pardonnez le léger tremblé de mon écriture. C'est un euphémisme.

Normalement, vers 07:00, je vais à notre tente-mess faire chauffer du thé et griller des toasts. Mais ce matin-là, je manquais décidément de détermination. J'allais me remettre à mes occupations privées lorsque j'ai entendu Pierre-Yves, mon collègue, sortir de son propre container, juste en face du mien. Je savais que c'était lui sans avoir à écarter les lourds tissus qui cachent le givre épais des fenêtres: les

autres ne se lèvent en général qu'une demi-heure plus tard. Je n'allais pas le laisser seul. J'ai renoncé au relatif confort de mon container froid et humide, et je me suis aventuré dehors, ébloui par l'aube formidable.

Des trois générateurs, nous n'avons réussi à en démarrer qu'un seul. Les autres étaient trop froids, mais en quelques heures, la chaleur de l'échappement du premier les aurait réchauffés. Ce qui nous faisait une belle jambe dont personne ne profitait. Un seul générateur, ça signifiait que nous aurions des toasts mais pas de douche, puisque la douche a l'étrange idée d'être électrique... 'M'en fous, je me douche le soir. Et puis, nous aurions aussi du chauffage: les énormes chauffages à diesel posés comme des locomotives entre les tentes ne fonctionnent pas sans électricité (démarrages, régulateurs, et que sais-je?). Le thé, nous y avons droit quelque soient les caprices du courant: c'est une bête cuisinière à gaz, qui ne craint que les fins de bouteilles.

Le temps d'initier tout ça, il était 07:30, et les autres nous avaient rejoints. Nous n'étions que cinq ce matin-là. Les autres étaient à Islamabad, théoriquement pour des rendez-vous importants, mais les mauvaises langues insinuent que l'importance des rendez-vous croît corrélativement à la descente du mercure sur Batagram.

Quatre compagnons, donc. Thés ou cafés. Quelques blagues vaseuses, et des silences. Dans les deux, de la connivence, parfois de l'amitié. Depuis deux bonnes semaines, l'équipe commence à se souder. Il faut dire aussi qu'à l'exception de deux derniers départs prévus pour Noël, nous restons tous pour au moins cinq mois: il vaut mieux s'entendre! Nous y mettons tous tellement du nôtre que c'en est indécent, cette camaraderie mielleuse d'attention. Mais j'aurais tort de songer à m'en plaindre.

Arnaud (un des deux qui ne restent hélas pas) nous a rappelé que ce matin-là, il annonçait à son équipe qu'il serait remplacé. Nous, nous le savions déjà, et j'avoue que mon moral était remonté de quarante-douze degrés sur l'échelle de Richter. Il ne nous manque plus qu'un chef de mission et un "CoordoMéd". Nous avons tous inscrit ça dans nos lettres au Père Noël. On peut toujours rêver...

Et puis, ledit remplaçant est a priori un vieux routard de l'humanitaire, sérieux, professionnel et expérimenté: ça suffit pour que j'en sois déjà amoureux! J'espère que lui aussi m'appréciera... Je me sens tout intimidé!

J'ai dictatorialement imposé à mes équipes un démarrage ponctuel. À 08:00-prout, je me suis donc arraché à la chaleur de nos conversations, et me suis précipité à la tente-bural où mes gars m'attendaient déjà, plus exacts qu'une horloge pointeuse helvétique (tac). Je ne cache pas la petite fierté qui m'a animé un instant lorsqu'ils m'ont fait remarqué que j'avais failli arriver en retard, alors que les autres départements pétouillent un quart d'heure voire une demi-heure avant de pouvoir commencer...

"Mes" gars, ce sont vingt-cinq barbus, moitié "techniciens" (maçons, charpentiers et constructeurs divers) et moitié "sociaux" (anglophones et diplômés de quelque chose). Ils sont partagés entre mes deux fonctions ici. La majorité partent sur le terrain comme "Équipes Mobiles", et donnent des cours de construction parasismique dans les villages. Ça, ça tourne bien, et depuis longtemps. Et cette semaine, nous avons enfin lancé l'autre volet de mes responsabilités batagrammaïses: un centre de formation pratique où les gens des villages viennent essayer "pour de vrai" les techniques dont nos équipes mobiles leurs parlent. Ce sont donc deux activités complémentaires: une fois nous allons à eux et enseignons de la théorie, et une fois ils viennent à nous pour de l'enseignement pratique...

Ce matin-là, j'ai laissé partir tous "mes" barbus après les avoir embrassés et salués par leur prénom, et j'ai suivi Pierre-Yves sur un autre chantier. L'affaire est complexe. Ni lui ni moi ne sommes sensés construire ou faire construire directement. Notre mission est purement au niveau de la transmission de connaissance. Pourtant il y a un "pourtant", comme toujours dans l'humanitaire. Pourtant, donc, nous nous sommes engagés sur la construction de deux structures provisoires, une pour un centre de santé primaire et l'autre pour loger nos gars sur le camp (plutôt qu'en tente). Pierre-Yves s'était engagé là-dessus du temps où je ne savais pas que je viendrais un jour au Pakistan, puis j'ai repris le bébé et ça a participé à mon épuisement du mois dernier, et alors Pierre-Yves a repris l'affaire. Maintenant, c'est lui qui n'en peut plus. Nous n'aurions jamais dû nous lancer là-dedans...

Bref, nous avons embarqué pour une demi-heure de pick-up. Il faisait indécemment beau. Glacial et clair, avec des lumières à brancher une dynamo sur la tombe de Monet tant il doit s'y retourner.

Le chantier avançait. Moins que souhaité, mais plutôt proprement. Et puis, nous étions deux: on est toujours plus fort lorsqu'on est deux. Au retour, nous avons osé faire ce que l'un et l'autre avait toujours souhaité: nous avons fait arrêter la voiture pour prendre certaines photos particulièrement incontournables par une lumière pareille.

Pierre-Yves m'a déposé à "mon" centre de formation. Une dizaine de gars d'alentours étaient venus essayer de tailler des tenons et mortaises pour construire des maisons à colombage. Car le colombage est très résistant aux séismes! Il est utilisé (et donc "traditionnel") dans une région voisine, mais pas dans nos vallées... Alors nous devons tout enseigner, comme à des débutants. Les gens sont sceptiques, mais au fil de la journée de formation, leur intérêt s'éveille. Et pendant ce temps, Pierre-Yves se bat pour que la technique traditionnelle dans nos vallées soit elle aussi approuvée et acceptée officiellement.

Là encore, j'ai profité de ce que le cours se déroulait sans mon assistance pour prendre des photos. Toujours cette lumière qui rendrait beau un pot de gelly à la rhubarbe...

Lorsque je suis arrivé au camp pour le dîné, il faisait si beau que nous avions chaud, ce qui ne nous était plus arrivé depuis une semaine! La table avait été mise dehors, au soleil. Mélanie s'est passé de la crème solaire, et Arnaud a mis des lunettes teintées. On se serait crus en vacances à la neige.

Suivant une tradition plus immuable qu'un protocole royal anglais, nous avons commencé par nous plaindre de la bouffe d'Ibrahim, puis nous avons parlé de ces choses qui, si je les relatais ici, feraient interdire ces "Carnets" même par les censures les mieux disposées du monde. Lorsque l'indécence du beau temps a commencé à nous retenir plus que de raison, nous nous sommes acheté une bonne conscience à bon marché en parlant boulot. Finalement, Pierre-Yves et moi avons pourtant réussi à nous arracher à cette douce langueur ensoleillée pour aller voir où en était le chantier des chambres pour nos gars.

C'était une volonté initiale de la Croix-Rouge Française de préférer à une construction — sismiquement risquée — les deux options caricaturalement idéales du container rigoureusement rigide et de la tente ultra-souple. Mais ces convictions un peu théoriques avaient cédé devant la réalité de la rigueur de l'hiver, d'où ces constructions de chambres magnifiques, qui nous rendent jaloux, nous autre expats condamnés aux solutions théoriques et inconfortables.

Finalement, je suis allé au bural-pas-glacial-pour-le-coup rejoindre Shafaat, mon assistant. Shafaat, c'est un moustachu à lunettes, un jeune en train de passer son second diplôme universitaire, indéceusement doux et gentil, avec toujours à la bouche un mot délicat à mon endroit, ou un sourire. Il m'aide à toute l'intendance des équipes, de façon à ce que je puisse me concentrer sur mon rôle: apporter du contenu, transmettre tout ce que j'ai d'ingénierie dans la tête pendant les six mois qui me restent, et les laisser continuer ensuite, seuls. Le but est que d'ici un an, la mission (ou tout au moins le département Construction) puisse tourner sans expats. Noble ambition, qui d'emblée nous demande la modestie de ne pas nous rendre indispensables. J'aime. Ça me rappelle ces mots qu'aimait à répéter un maçon de Pedasí, Panamá: "Les cimetières sont remplis de gens qui se croyaient indispensables: et pourtant la Terre tourne toujours..."

J'ai donc le beau rôle, dans tout ça: je lance les programme, et ensuite je me débarrasse du quotidien de ce travail sur de gentils Shafaat pour mieux me concentrer sur ma fonction de professeur invité. La classe!

D'ailleurs, ce vendredi-là était un jour de formation. En effet, un jour sur deux, les Équipes Mobiles vont dans les villages difficiles d'accès et rentrent juste avant 18:00. Sinon, les gars sont de retour avant la nuit tombée, et de 16:00 à 18:00 ont une sorte de formation continue. Je m'appuie autant que possible sur des intervenants extérieurs, mais là, nous concluons notre première semaine de formation "colombages", et j'avais à proposer un premier bilan et à recadrer ce qui demandait à l'être. Deux heures, c'était court, et il a fallu cavalier au pas de gymnastique.

Lorsque j'étais étudiant en archi, j'admirais les profs qui nous tenaient pendant une demi-journée. Certain parvenaient même à nous intéresser une journée entière. Je m'aperçois aujourd'hui que je trouve que deux heures d'enseignement à donner, c'est peu. Et une fois par mois je prends "mes" gars tout une journée, moi aussi: j'en sors un peu enrouté, mais ça ne me fait pas plus peur que ça! Je n'ai pas besoin de préparer mes cours (et j'en ai rarement le temps!): j'ai tant à leur dire, et ça me sort tellement structuré, que je n'ai qu'à parler pour que tout s'organise. Je dois avoir la fibre pédagogique...

Sitôt les gars partis en ouikène, Pierre-Yves et Arnaud ont appelé à une "pause-coca" novatrice et bienvenue. Puis je me suis arraché à notre mess chauffé pour sortir Meuille, ma chère vache à tuyaux, que j'avoue (avec vergogne et regrets) avoir négligée lorsque la pluie couvrait le bourdonnement lointain et omniprésent des générateurs. Je n'ai pas tenu bien longtemps, et j'avoue que le froid et mon manque d'entraînement récent ont vite eu raison de ma culpabilité. J'ai donc rejoint mes quatre compagnons pour un repas vespéral et confraternel. Nous avons débattu des heures durant pour savoir si la soirée devait être jeu ou film. Car finalement, j'ai réussi à introduire un à un presque tous mes jeux, souvent avec un succès honorable. Mais ce soir-là, le film l'emportait, avec de longs doutes quant au titre. Les tergiversations entre "Little Buddha" et "Las Vegas parano" ont été tranchées au profit de "Dracula". Tout ça parce que Momo avait embarqué "Indiana Jones I" à Islamabad!

Moi, j'aime bien les soirées film: en général, j'y coupe, et je me retrouve quelques heures dans mon container à bouquiner. Je gagne en intimité ce que je perds en convivialité. Mais j'ai déjà dit une autre fois que la solitude est une denrée rare en mission, et c'est donc sans hésitations que je lui sacrifie un peu de cette convivialité au rabais qui consiste à "regarder ensemble dans la même direction" d'un écran cathodique.

Épicure disait dans son inégalable Sentence Vaticane n°68: "Rien de suffisant pour qui le suffisant est peu." La vie à Batagram n'est peut-être pas parfaite, mais la perfection n'est pas mon credo: la vie est belle, et c'est déjà bien suffisant!

Et puis, c'est bientôt Noël...

La *saynète* 55 ci-dessous, outre qu'elle témoigne de l'abondance de ma plume logorrhéique et du fastidieux travail de sélection que m'impose l'apostolat de ne vouloir présenter que le l'absolu meilleur du feu d'artifice échevelé et truculent qui sourd de mon clavier presque contre mon gré, outre ce témoignage disais-je, la *saynète* 55 parle des menus avatars & inconvéniens de la vie quotidienne batagrammaise. L'un d'entre eux a cependant été négligé: je nomme l'électricité, aussi rare qu'aléatoire, et qui, lorsqu'elle daigne se déverser plein nos belles prises de courant, s'amuse à faire sauter les ordinateurs. La mort clinique déclarée du mien m'a tenu incapable d'honorer toute correspondance pendant plus d'un mois (en addition à quelques désagréments côté boulot, on s'en doute): aussi prié-je mes plus fidèles amis de plume de ne pas m'en tenir rigueur et de continuer à scrupuleusement m'honorer de leur missives ragaillardissantes et amicales nonobstant mon irrégularité chronique et invétérée, bien qu'imputable pour l'essentiel aux insuffisances de la technique plus qu'à celles de ma bonne volonté sincère et totale, vous vous en doutez, et cette phrase est trop longue, aussi m'arrêté-je pour laisser place à ces petits récits susdits, heureusement majoritairement préparés du temps où un clavier ne me faisait pas défaut.

Saynète 1, le 14 décembre 2006

Pansera & Bagjai

Il y avait si longtemps que je n'étais pas allé "sur le terrain" dans les villages reculés que je n'avais toujours pas touché cette neige aguicheuse qui se retroussait chaque jour un peu sur les collines alentours. Elle était tombée en une fois — quatre jours de pluie chez nous —, puis le clair soleil la faisait reculer inéluctablement. Je ne savais plus que désirer: souhaiter la neige, c'était risquer la pluie sur le camp. Vouloir le beau temps sec, c'était se condamner à ces éminences brunes et grises, desséchées, comme stériles.

J'étais donc parti avec une équipe de quatre pour Pansera & Bagjai, deux hameaux parmi les plus hauts dont nous nous occupions. La route s'élevait d'abord sur "notre" vallée, et les rizières reflétaient le gai soleil matinal au fur et à mesure que la nappe de brume se dissipait. Ensuite, nous avons remonté la vallée de Perra-

ri où sont nos "villages lointains". Au fond, je distinguais un paysage familier, presque natal, de pins noirs se détachant sur des pentes éblouissantes.

La voiture nous a déposé en fin de route. Il n'y avait plus de neige, alors que quelques jours plus tôt l'équipe médicale en avait fait un bonhomme. Nous avons commencé à marcher. Nous nous sommes peu à peu élevés, deux heures durant. Nous avons effectivement fini par trouver la neige, puis à devoir marcher dedans.

Lorsque nous avons atteint nos hameaux, il n'y avait guère que des femmes, qui se sont dûment cachées avant notre arrivée. Elles ont envoyé les gamins chercher les rares hommes qui n'étaient pas absents. Pour nous faire patienter, on nous a conduit à la terrasse de la scierie du hameau, en balcon sur toute la vallée, ses brumes de fin de matinée et ses flancs blancs. Sous le soleil presque printanier, c'était idyllique. En me retournant, je démontais du regard la vaste charpente de la scierie: ce n'était que bouts de bois coulés sans rime ni raison, jusqu'à ce que "ça tienne". C'était formidable d'anarchie et de déraison, c'était comme un défi à la science raisonnée.

Quelques hommes ont commencé à s'assembler, des vieux. Au bout d'une petite heure d'attente, nous avons commencé notre cours sur les maisons à panneaux de bois, mais nos hôtes nous ont gentiment interrompu. Ils nous ont expliqué que nous étions leurs invités et qu'à ce titre ils tenaient à ce que nous mangions à leur table, mais qu'ils refusaient d'entendre notre cours parce que les voisins d'en-dessous se moqueraient d'eux s'il pouvait se dire qu'ils écoutaient des gens qui emploient des femmes.

Voilà, tout était dit: puisque des femmes travaillent pour la Croix-Rouge Française, nous étions tous des efféminés, et nous écouter c'était nous ressembler.

Nous avons donc accepté leur nourriture, et lorsque presque tous se sont retirés pour la prière de midi, j'ai glissé à un de "mes" gars resté pour moi qu'en terme de virilité, je ne les trouvais pas formidables des gars qui craignaient par-dessus tout les ragots colportés par leurs voisins...

Les cours à Pansera & Bagjai sont donc gelés jusqu'à ce qu'une "équipe de choc" de nos meilleurs diplomates soit allée tenter de récupérer l'affaire. En attendant, les pauvres bougres n'auront pas reçu les abris d'urgence tant convoités que nous étions justement en train de distribuer...

Pour redescendre, nous sommes passés par le chemin des fameux voisins, et ils nous ont effectivement traités de tarlouses et de couilles molles.

Saynète 2, le 22 décembre 2006

Visites

Marjorie n'était pas là depuis trois jours que toute la région était en alerte "Charlie", ce qui n'est pas bien grave mais a pour conséquence l'interdiction de tout déplacement. Pour nous, c'était donc presque une journée de vacances, puisque

d'une part nos activités impliquent des déplacements et que d'autre part notre staff doit se déplacer pour venir bosser. J'avais donc deux gars sur vingt-cinq.

Il s'agissait de menaces contre les ONGs par des mollahs fatigués de voir certains d'entre nous avoir des comportements inadéquats (fringues, gestes, alcool, etc.). Je ne peux pas leur donner totalement tort sur le fond (si nous sommes chez eux, c'est à nous de respecter leur culture, comme j'entends que ceux qui viennent vivre chez nous ait un peu de respect pour la nôtre), même si j'admets que la forme est un peu excessive! De toutes façons, nous n'étions que peu concernés puisque notre réputation à ces niveaux-là est très bonne, et pas par hasard. C'est notre réputation qui conditionne l'impact de nos entreprises (cf. saynète précédente).

À midi, j'ai appris que nous allions accueillir trois visiteurs. Il s'agissait d'une voiture d'une autre ONG que par respect je ne nommerai pas, qui s'était "perdue" à l'annonce de l'alerte et demandait asile pour la nuit. Ce n'était pas bien malin de leur part, mais nous n'allions pas leur fermer la porte non plus!

Hélas, en deux phrases et moins d'une minutes, ils ont réussi à me les faire les haïr. Ils sont arrivés en claironnant "Bon, on se fait la bise", alors que nous nous l'interdisons strictement en extérieur, même en situation normale, et ont enchaîné en proposant d'envoyer les deux "locaux" qui les accompagnaient (chauffeur et traducteur, j'imagine) manger au bazaar, c'est-à-dire au cœur de la tourmente puisque nous étions vendredi midi, heure de la grande prière (celle, par exemple, des exécutions publiques en Afghanistan)... J'étais soulevé d'indignation par l'inconscience de ces gamins auto-persuadés du bien-fondé de leurs entreprises, et pour qui ces idéaux primaient sur toute culture. J'étais révolté par ces quasi-touristes irresponsables, inconscients des conséquences de leur attitude, de leur présence, de leurs actes. C'est à cause de connards comme eux que les mollahs lancent des imprécations contre les ONGs. Je les déteste.

Alors je me suis retiré dans mon container, et je n'en suis pas sorti avant leur départ, le lendemain...

Saynète 3

Noël sans bal con

En guise de sapin, nous avons un étendoir décoré de guirlandes improvisées en PQ. Pour le souper du réveillon, un menu imprimé au bureau ventant les mérites d'un grand cru de jus de raisin Nestlé. En guise de guest star, une fée Clochette qui aurait dû fêter en France. Tout ça à cause desdits intégristes qui ont lancé des menaces sur toutes les organisations travaillant dans la région, et par conséquent bloqué tous nos mouvements. Donc pas de départ de notre Clochette favorite, et pas de retour de Candice, notre nouvelle administratrice bloquée à Islamabad, toute seule, la pauvre. Donc pas de courses, pas de surprises, et pas de bonne bouffe: juste ce qu'on trouve au bazaar de Batagram. Cela dit, il paraît que le poulet de Pierre-Yves-mon-collègue était excellent. Et comme nous manquions de beurre et non de

crème, je me suis attelé à faire du beurre, comme au bon vieux temps. En l'occurrence, mes vingt ans, exactement: j'habitais Strasbourg la dernière fois que je me souviens avoir baratté mon propre beurre...

Heureusement, Marjorie était déjà arrivée, précédant les menaces. La vie est belle! Joyeux Noël!

Saynète 5

Pas de cadeaux de Noël?

Peu après Noël, Shafaat, mon gentil assistant à lunettes, est venu offrir des cadeaux à Pierre-Yves et Luigi, mes collègues. Rien pour moi, mais un bel ensemble de petites perles pour Marjorie: collier et boucles d'oreilles noirs. Il a beaucoup circonlocuté pour m'expliquer que ce n'était en rien un cadeau de Noël, au contraire de mes deux homologues, mais de bienvenue. J'avais du mal à saisir la nuance. Alors Shafaat m'a tout expliqué: il savait par nos discussions sur la religions que je n'étais pas Chrétien. En effet, je me présente comme bouddhiste lorsque je veux faire simple (ça explique le végétarisme), et je parle d'athéisme uniquement lorsque j'en ai le temps et que je sens que ça ne blessera personne — C'est le cas avec lui. De notre non-chrétienté, Shafaat a déduit qu'il pourrait être inopportun de nous faire des cadeaux de Noël! La délicatesse de son attention nous a émus, Marjorie et moi.

Mais entre nous, il faut que la Chrétienté soit tombée bien bas pour aussi finement laisser associer dans des esprits étrangers la fête de la société marchande à une fête chrétienne...

Saynète 8

Cadeaux de Noël dont on se passerait

Imaginez un camp Croix-Rouge de nuit, en tout et pour tout peuplé d'une demi-douzaine d'expats tentant de passer un Noël décent malgré le délabrement de plus en plus chronique du système électrique. Au centre de ce tableau aussi désespéré qu'un Millet quelques heures après que les glaneuses seraient rentrées dans leurs taudis, un personnage debout dans la nuit, agrippé à son natel. Le personnage, c'est moi. À l'autre bout du "fil", c'est Paris, qui confirme la troisième atteinte consécutive à nos conditions de vie pourtant pas outrageusement confortables à ce qu'il me semble. Récapitulons:

1-Révisions de nos per diems (= argent de poche). Perte nette de l'ordre de 1'200€ pour moi. Une paille, là, comme disent les Espagnols.

2-Interdiction des visites sur le camp (plus de Marjorie, donc, juste cette fois, par faveur spéciale).

3-Remise en cause de nos R&R (= vacances courtes, afin de ne pas disposer que de nos cinq semaines de congés annuels pour récupérer de la vie de camp)... Ils seront de plus en plus contingentés et contrôlés.

Or, la majorité (pour l'instant) d'entre nous essaye de maintenir une vie de couple en plus de la mission. Comment faire dans ces nouvelles conditions? Nous faut-il choisir entre nos vies de couple et ladite mission? En ce qui me concerne, le choix sera facile!

En attendant les retours de vacances et les décisions plénières, Marjorie tempère le jeu, et m'enjoint à essayer de rester autant que possible. Ni pour moi, ni pour elle, mais pour "mes" vingt-cinq barbus, qui, dit-elle, m'aiment. Et, ma foi, je la crois...

Saynète 13

Coiffeur

Nous avons une maison à part pour le personnel du département reconstruction. Bien entendu, Marjorie a été invitée à y passer une soirée. Mais comme les déplacements sont interdits de nuit, nous avons dû y dormir. Et comme les quelques collègues encore par là ont décliné l'invitation, nous nous y sommes retrouvés juste les deux. Avec vingt de mes barbus favoris!

Ils ont commencé par me tailler barbe et cheveux. Ils y tenaient depuis longtemps, et Marjorie n'était que trop heureuse de leur voter les pleins pouvoirs. Elle prenait des photos tandis que je me faisais tondre. Il paraît que j'ai perdu dix ans dans l'affaire. Ce qui aurait tendance à me déplaire si le dévouement de "mon" staff n'était pas aussi absolu, attendu que j'essaie de paraître vieux pour paraître sérieux (un tant soit peu!). Bon, j'y ai gagné que tout le monde s'accorde pour me trouver beau et jeune — attention, n'associons pas trop systématiquement ces deux qualificatifs, tant il est rare que la jeunesse ait une véritable beauté!

Ensuite, nous avons mangé (ce sont eux qui cuisinent, entre hommes). Puis ils ont chanté de la poésie Pashtoune en jouant du tambour sur un jerricane. Le batteur, c'était Dilawar, notre doyen. Il jouait en souriant, comme un vieux sage heureux de la vie. Enfin, j'ai sorti mes jeux, et ils ont continué un *Camalot* endiablé alors que Marjorie et moi nous retirions dans la petite chambre glaciale qu'ils nous avaient aménagée au mieux.

Marjorie a raison: il faut rester, pour eux. Et la peste soit du Desk de Paris et ses changements de règlement stupides, illégaux et inopinés.

Saynète 21

Palais

Pour Nouvel An, Marjorie et moi nous sommes éclipsés. Junaid et Asim nous avaient invités à visiter Swat, la "Suisse du Pakistan", où on nous parlait même de remontés mécaniques pour faire du ski. Nous étions curieux de voir!

C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés dans un palais digne des pires doucerosités bollywoodiennes avec nos deux compagnons comme chevaliers servants. Lorsqu'ils nous avaient affirmé que leur grand-père-aux-États-Unis disposait

d'une maison où il ne venait que deux semaines par an, et que nous y serions seuls (avec juste un gardien pour veiller sur nous et la maison), nous étions loin d'imaginer une telle débauche de dorures et de suites de pièces — au moins six suites complètes avec des salons et des salles à manger de tailles variées.

Précisons pour que l'image soit fidèle que rien dans ce palais n'est prévu pour l'hiver, et que l'électricité de Swat n'est pas l'étoile la plus brillante du blason de la région. Nous étions donc cinq (puis seuls!) dans un palais glacé, à nous éclairer à la bougie! Mais la nourriture préparée par les femmes de nos compagnons était heureusement bonne à dissiper tous les fantômes des mauvais films de Dracula!

Nous parlions du personnage de Mullah Nasrudine, un malin petit personnage de légendes bien plus connu que notre Renart national puisqu'il sévit de Grèce au Pakistan, en passant par la Turquie et la Russie. J'en connais quelques-unes. Voici celle que nous a racontée Asim, un barbu aux cheveux longs qui aurait pu jouer Jésus dans n'importe quelle reproduction peu scrupuleuse sur le sémitisme dudit personnage (je veux dire qu'Asim a un "look" bien plus aryen que devait l'avoir notre bien-aimé petit Jésus, on ne l'oublie que trop): Mullah Nasrudine avait prêté un habit à un ami pour la fête de Eid. Précisons qu'il est traditionnel de porter des habits neufs pour Eid, qui du coup fait un peu fête des tailleurs! À une première société, Mullah Nasrudine se présente et ajoute que l'habit de son ami est le sien. Sitôt seuls, l'ami se plaint amèrement: "À quoi bon me prêter un habit si c'est pour m'humilier ensuite?" À une deuxième société, Mullah Nasrudine se présente, et précise que l'habit de son ami n'est pas à lui, ce dont la société déduit la vérité, et dont s'offense l'ami. Il s'en plaint douloureusement sitôt qu'ils se retrouvent seuls. Mullah Nasrudine promet de s'amender. À la troisième société en effet, il se présente, et insiste sur le fait qu'il ne parlera pas de l'habit de son ami pour ne pas le froisser (l'ami)...

Il faut bien s'assurer de se figurer tout ça raconté dans un anglais hésitant par un barbu aux petits soins pour ses invités, dans un palais des mille et une nuits incompréhensiblement perdu dans une saison qui n'est pas la sienne.

Saynète 34

Ski

Junaid & Asim nous ont conduits à la fameuse "station de ski", joyau de la région sinon du pays. En effet, nous avons découvert un télésiège et un tire-fesses sur une grande pente conséquemment enneigée. Nos amis nous y ont abandonnés à contrecœur (ils nous auraient bien gardé comme hôtes de marque pour les fêtes de Eid, mais nous n'aspirions plus qu'à la solitude), dans le petit hôtel sans chauffage qui nous a plu. Par -10°C et sans vitrages aux fenêtres, il faut souligner notre inconscience.

Au pied des pistes le lendemain, nous sommes tombés sur Pierre-Yves-mon-collègue qui se faisait photographe sous toutes les coutures par les d'jeunes du

coin en admiration devant sa technique sportive. Il s'est arraché à ses paparazzis pour partager avec nous un thé au lait et des histoires. Il m'a si bien remonté le moral que je me suis promis de rester avec lui jusqu'à la fin de nos contrats, cet été. Si Pierre-Yves et Marjorie sont de mèche, j'ai des chances de rester. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui me manque de dire ses quatre vérités à une organisation qui d'une main nous envoie des psys et de l'autre nous retire tous les "avantages" qui rendaient viable notre peu confortable situation...

Saynète 55

Glaçon & souris

Croyez-le ou ne le croyez pas, j'ai trouvé les nuit batagrammaises froides après le départ de Marjorie. Mais que les sarcastiques ravalent leurs *a priori* graveleux: il y a une part d'objectif dans ce que je dis... En effet, à mon premier réveil je me suis retrouvé face à une stalactite pendant au robinet de la salle de bains. C'est assez malaisé pour la toilette matinale... Je vous laisse imaginer!

À propos de toilette matinale, la douche ne fonctionnait plus à mon arrivée (problèmes électriques), si bien que nous n'avons pas pu nous laver de plusieurs jours. Ensuite, ladite douche a définitivement rendu son âme à Jacob & Delafont, et nous avons dû nous doucher au seau en chauffant l'eau en cuisine. Il valait mieux s'y prendre en journée pour ne pas mourir gelé!

Un autre truc marrant que je n'avais jamais vu, c'est un natel (téléphone) tout neuf dont le clavier a été dévoré par une souris... Exactement, il s'agissait des touches 2 et 0 — toutes les spéculations sont permises!

Saynète 89

Un nain et un saint dans le même peau

Depuis quelques semaines, nous avons un nouveau "cleaner". Il s'appelle Mo-bashir, est barbu de noir et d'abondance et est si petit qu'il paraît se cacher derrière ladite barbe. Il sourit des yeux lorsqu'il nous salue (vingt fois par jours, dûment), il sent le feu de bois comme tous ceux qui vivent ici, et depuis deux jours, il nous ramène des bouquets de petites jonquilles très odorantes pour la table du salon...

(À suivre...)

J'avais pris des vacances incognito pour aller voir la dernière production de Marjorie (une sacrée pièce — vous auriez dû voir ça!). Je suis rentré mi-février à Batagram, et le temps de rattraper le retard cumulé des absences et des mésaventures ordinatoresquoélectriques, me revoici, fidèle au clavier et à la prose tonitruante (je tiens au féminin)!

Au débarquer, j'étais attendu par Hervé, responsable de la logistique. Il a profité du trajet pour me raconter les derniers attentats: divers pétards mouillés destinés à effrayer les bonnes âmes des "expats", mais qui parfois blessent quelqu'un, et dans tous les cas troublent nos sommeils par la retentissance de leurs explosions. Le message est clair: il n'y a pas de risque (situation sécu' moins grave qu'à l'époque des menaces des Mollah — voir épisode précédent), mais la guerre de la désinformation allait bon train. Il paraît même qu'AFP a annoncé que la Croix-Rouge avait quitté le Pakistan: vous imaginez que nous étions les premiers surpris! Bref, si vous avez entendu parler du Pakistan, c'est vraisemblablement en termes alarmants, alors qu'il n'en est pas lieu, ces mots sont destinés à vous rassurer...

À Batagram, j'ai retrouvé une météo édulcorée, où les pluies d'abondances s'étaient substituées aux invivables frimas. Nous avons même eu droit à quelques beaux jours agréables, entre l'hiver trop rigoureux et les grosses chaleurs qui sont promises pour bientôt, et plus difficiles encore que le froid à supporter! La douche a fini par remarcher (très récemment), et nous avons pu cesser de faire bouillir des marmites à la cuisine. Cela dit, ne rêvons pas, l'eau chaude reste une denrée aléatoire, et je me découvre une curieuse crispation permanente, préparatoire à la prochaine "tuile" (plus d'eau chaude, ou plus d'électricité, ou plus de gaz, etc.). Si je rentre tout rabougri, vous saurez que c'est dû à la banalité de l'avatar domestique en mission. C'est bien dit, non? Pourtant, c'est vrai, aussi.

Bon. Une autre surprise (annoncée) m'attendait au camp: nous avons enfin un grand chef, et sa compagne est coordinatrice de l'équipe médicale (dans le jargon: "CoordoMed"). Depuis deux semaines que nous nous côtoyons, je ne trouve décidément qu'à me féliciter de cette nouvelle situation: tout va mieux dans la mission depuis que nous avons un chef, tant il est vrai qu'un camp sans tête est comme une soupe sans moustache (Gotlib, Rubric-à-Brac, à rererererelire). Du coup, nous sommes presque à plein. "Presque", parce que dans l'intervalle un nouveau poste

s'est ouvert, chez nous à la Construction, justement. Nous attendons donc le quatrième qui nous permettra de faire nos belottes en interne, sans secours des autres départements... Cette mission aura-t-elle un seul jour tourné à personnel complet? Pas depuis mon arrivée, en tous cas...

J'ai, bien entendu, retrouvé mes vingt-cinq barbus favoris, et ce plaisir-là couronne tous les chefs et autres douches chaudes du monde! J'ai même profité de l'occasion pour en recruter quelques-uns de plus, tiens! Et nous avons encore passé une nuit chez eux, avec Pierre-Yves-mon-collègue cette fois. Il les a régalez avec un spectacle de jonglerie qui, bien qu'improvisé et sans entraînement, aurait coupé le souffle à de plus adroits que moi. Nous avons joué au Carambole, comme en Afghanistan (et en Suisse, je ne me l'explique toujours pas), mais sur un plateau immense, exactement six pieds sur six, ce qui devrait vous laisser pantois, mais n'a pas l'air de... Désolé.

Nous, Construction, avons beaucoup de travail, car pour la fin du mois nous devons rendre un énorme "rapport intermédiaire". C'est chiant à mourir (même si l'expression a tout d'un hippalage, sauf à faire référence à une attaque de choléra, ce qui est d'un goût plus douteux encore que l'usage de gros mots), qui est par ailleurs une bonne occasion de nous interroger sur nos actions passées et sur nos buts futurs. Nous avons donc tous pris ça à cœur, et j'ai banalisé une semaine de "mes" gars pour entrer des statistiques et faire des ateliers thématiques de discussion sur le sens de nos activités. Tout cela n'est pas encore fini, et je m'y recolle — nonobstant que le samedi devrait être chômé — dès que j'arrête de rigoler avec vous...

Dernière nouvelle, après le nouveau chef de mission (il s'appelle Gilles, je ne l'ai pas encore dit, mais qu'importe à ce stade des mes formidables z'aventures), après le staff familial et sa familière odeur de pieds et de feu de bois mélangés, après les collègues et leurs sourires désespérés (ils sont à la veille de leurs vacances méritées et nécessaires, pour la plupart), nous avons eu une dernière entrée en scène: une mascotte, répondant au doux nom unanimement attribué par les expats de "Truc". Il s'agit d'un petit chien tout bébé, tout blanc, rapatrié sur le camp par l'équipe médicale afin de nous protéger des poseurs de bombes — ben voyons! Même les plus oursifiés d'entre nous se laissent parfois surprendre à le caresser et lui faire des mamours. Je ne vous parle pas des hormones maternelles des filles esseulées de l'équipe!

Ainsi, notre vie batagramineuse s'écoule, avec pour changements les plus notables des vétilles comme un nouveau terrain de badminton et un plateau de Risk (le jeu), et comme points singuliers et notables une omelette aux truffes (véritables!) ou une bouteille de whisky dénichée par Luigi. Le reste n'est que banalités et superfluités, et j'aurai le spartiate courage de ne pas m'étaler plus avant...

J'imagine qu'on doit parler du Pakistan dans vos journaux, entre deux avatars de campagne électorale... Si on vous inquiète, ne cédez pas: tout va très bien sur Batagram. Pétards mouillés et lettres de menaces ont été rempochées. Nous sommes tranquilles.

Dimanche matin à Batagram

À 10:00 du matin, j'étais encore dans mon container, assis au petit bureau que j'y avais installé pour le passage de Marjorie. En ce temps-là, le vernis dégageait une forte odeur d'alcool, somme toute agréable dans un pays où un verre de vin est un rare luxe.

Il pleut. Il pleut, il pleut presque sans discontinuer depuis mon retour. C'en est désespérant. L'omniprésence de l'humidité est certes plus facile à tolérer que les grands froids d'un hiver qui paraît déjà bien loin, mais l'impact de la pluie sur le moral des campeurs est très néfaste, tous les scouts vous le diront.

Bref, prétextant la pluie, je n'ai pas fait l'effort de quitter mon container ce matin. Et lorsqu'à dix heures je suis allé au mess voir qui partagerait mon petit déj', je n'y ai trouvé qu'un chat, à ma grande surprise. Je veux dire que plus encore que de l'absence des collègues, j'ai été surpris par la présence d'un chat qui dormait dans notre tente-mess. Il y a longtemps que je n'en avais plus vu. Combien de temps exactement? Là, éclair et pétaradantesque, j'ai enfin compris! Il y a quelques semaines que nous avons un petit chien sur le camp, au grand désespoir des plus raisonnables d'entre nous — le fameux "Truc", si vous vous souvenez de l'édition précédente de ces inégalables récits. Chien il y "avait", donc, car à l'unanime soulagement de la troupe Candice a trouvé ZEU solution: elle l'a offert à Atallah, notre homme à tout faire, après discussion, bien entendu. Je crois que même les plus sentimentalistes d'entre nous ont été soulagés: un chien sans éducation, sans maître, vivant sur un camp avec une demi-centaine d'humains, ça ne fait pas bon ménage.

Snif...

Chats, donc. Retour de l'odeur de pisse acide et des puces sur les canapés. Gilles se demande s'il ne préfère pas les souris, à tout prendre... Tiens, en parlant du... Gilles — le chef de mission tout neuf. Il a fini par me rejoindre à la table du petit

déjà, à une heure où la pluie, lassée de sa propre monotonie, s'était commuée en une petite bruine qu'on aurait presque appelé du beau temps après celui dont nous avons "écopé" si longtemps! Nous avons partagé notre déprime quant à nos conditions de vie, et tout ça m'a si bien démoralisé que j'ai renoncé à l'idée pourtant longuement mûrie de faire ma lessive ce matin. Il me restait encore une ou deux chemises dont il suffisait de gratter les croûtes pour qu'elles restassent parfaitement mettables quelques semaines de plus. Faire chauffer de l'eau, laver, rincer à l'eau froide, re-rincer, re-re-rincer, puis engranger tout ce linge mal essoré dans mon container déjà saturé d'humidité était au-delà de mes forces ce matin. Ah, non! Nous avons de l'eau chaude depuis quelques temps — une semaine environ! Alors ce n'est que la perspective de la surcharge d'humidité dans mon container qui a eu raison de ma détermination d'airain (j'ai une détermination d'airain comme les chevaliers d'autrefois avaient des bas d'airain).

De retour à mon container après notre échange de déprime, j'ai bossé un tout petit peu pour l'administration. Là encore, j'ai fustigé mon manque de volonté patient. Je m'étais juré de ne pas bosser la nuit et les ouikènes, et voilà que j'ai taffé la nuit de jeudi à vendredi, la journée de samedi, et que j'y ai mis une dernière main ce dimanche matin. Honte, vergogne et opprobre!

C'est que du boulot, il y en a: j'ai appris ledit jeudi que nous avons enfin signé pour un troisième "canton", c'est-à-dire que nous augmentons nos activités de 50%, rien que ça! De plus, Pierre-Yves et Luigi mes deux collègues sont justement absents, pour un mois et quinze jours respectivement, et c'est donc à moi qu'incombe la surcharge de travail de tout ce qu'il faut initier le plus vite possible... Mais justement, toutes ces raisons devraient m'inciter à m'économiser: tel était le judicieux conseil de Pierre-Yves avant son départ en vacances (certes méritées)... Oui, que ce ouikène reste une exception! J'ai encore pas mal de mois à finir, et je ne tiens pas à rentrer épuisé!

'Paraît que ça sent le brûlé au siège...

Mercredi 07 mars 2007

(Ce n'est pas qu'il y ait le feu...)

Hier soir, nous discussions tranquillement avec Clochette (fée & infirmière) et Candice (Admin') lorsque Gilles-le-chef-de-mission-dont-je-ne-fais-que-parler a déboulé comme déboulent nos équipes de pue-des-pieds dans les bureaux le soir. Mauvaise nouvelle: le desk est renouvelé. En clair, les chefs de Paris changent, et celui dont nous héritons est tellement controversé que Gilles et Candice ont parlé de démission tout le reste de la soirée. Je ne pense pas que les choses en soient déjà là, mais le premier a le caractère à préférer partir que bosser avec des gens qu'il ne respecte pas (ça vous rappelle quelqu'un?), et la seconde a déjà bossé avec le gars, et n'a pas envie de recommencer...

Bref, il est trop tôt pour s'alarmer (tout au moins à mon niveau), mais c'est un souci pour la mission. Moi qui commençait à tellement aimer notre chef-directeur-président-principal Gilles! Pourvu qu'il ne nous lâche pas (et, accessoirement, qu'il n'en prenne pas trop dans les dents...)!

Islamabad

Samedi 10 mars 2007

Islamabad. À peine débarqué du katkat, je me suis fait couler un bain. Quelques instants plus tard, je nageais dans l'eau chaude et la volupté. J'étais seul dans la maison silencieuse, uniquement peuplée par le bourdonnement aigu de la machine à laver qui, besogneuse et appliquée, débouait quatre semaines de linge. Quel luxe, les aminches, quel luxe!

Pourtant, on ne peut pas dire que la route de Batagram à la capitale ait été particulièrement éprouvante, il s'en faut! D'abord, sur une idée du Chef de Mission, j'ai "ouvert" un nouvel itinéraire, par des routes inconnues et des cols embrouillardés. Arrivé à Mansehra (à mi-chemin), j'étais attendu par Shafaat et Jabran, les deux plus anciens de l'équipe. J'avais promis au second d'accepter son invitation à manger et au premier — mon fidèle assistant à moustache, vous le remettez? — d'accepter qu'il m'offre une "kamize", costume traditionnel. Il y a longtemps que je comptais m'y mettre, surtout qu'on me répète que ça serait bien pris dans les communautés où nous travaillons, mais il m'a toujours manqué l'opportunité. Or jeudi, l'avant-veille, Gilles-notre-Chef m'a accompagné sur le terrain, et il était en kamize, lui — pile le tissu que j'aurais aimé, qui plus est. J'étais vert de rage mûre et de jalousie contenues à grand-peine et grâce à mille arguments de mauvaise foi genre: "De toutes façons elle est moche, sa kamize!". Du coup, je me suis décidé à m'en faire une, et Shafaat, à qui je m'en étais ouvert, s'est engouffré dans la brèche: je ne pouvais pas lui refuser de m'offrir ce cadeau.

Bref, j'étais promis à un repas et une kamiz, mais bien entendu ils se sont battus pour m'offrir mille choses encore, dont du parfum et un étui à Natel. J'ai réussi à les arrêter là, mais non sans promettre d'accepter le thé chez Shafaat la prochaine fois, etc. Quel pays! Quels gens. Quelle générosité, quel besoin de donner, toujours. Quels beaux caractères... Je suis en plein Nietzsche (depuis mon arrivée ici, d'ailleurs: j'ai emporté la moitié d'une intégrale), et je ne peux pas ne pas voir en eux beaucoup de ces traits qu'il encens, de volonté, de générosité, d'insouciance, de largesse, oui, de largesse, à bien des niveaux. Nous avons tant à apprendre d'eux.

À midi chez Jabran, deux autres employés s'étaient joints à nous, dont Junaid qui avait accueilli Marjorie et moi dans l'immense et dédalesque palais glacial de son grand-père. Des quatre, j'étais le plus âgé. Et je n'étais même pas le moins barbu: je commence à passer doucement du côté des adultes, j'espère pour le meilleur plus que pour le pire... En tous cas, dans toute l'équipe, je dois être un peu au-dessus de l'âge médian (que ceux qui veulent tout savoir de la différence entre l'âge

médian et l'âge moyen me contactent privément, je ne vais pas étaler encore plus avant mes formidables relents de vernis mathématiques — surtout que je n'ai appris tout ça que très récemment)... Dans quelques années, on dira peut-être de moi: "Ah, Laurent, c'est un vieux mammoth de l'humanitaire..." et on me demandera de raconter les histoires de mes premières missions, et comment c'était "avant", c'est-à-dire maintenant... Allez savoir!

Guéri!

Lundi 19 mars 2007

Lundi matin. La journée n'a pas encore commencé. Le ouikène a été pluvieux et tranquille. Nous étions en tout petit comité à jouer à "La guerre de Moutons" et autre "Ascenseur": Sophie-Clochette, Mélanie (docteur) et un Pierre-pas-Yves dont il est temps que je vous parle.

La Croix-Rouge de Belgique conduit le même programme que nous sur deux "cantons" voisins, sauf qu'ils ne sont que trois "expats" où nous sommes dix, ce qui leur permet d'étaler leur activité sur un an de plus avec le même budget. Alex, le chef de mission, est un Serbe qui ne parle pas français, ce qui fait qu'il a tendance à fuir notre compagnie incapable de se mettre à l'anglais pour le privé. Et comme pour l'instant le troisième expat manque, Pierre, solitaire, vient partager plusieurs soirées par semaine avec nous. Quand on voit les beautés callipyges avec lesquelles nous avons la chance de partager notre quotidien, on comprend qu'il prenne sur lui de supporter mon humour!

Ce Pierre-pas-Yves est notre homologue, à Pierre-Yves et à moi: jeune ingénieur en charge du programme reconstruction de la Croix-Rouge de Belgique. Nous nous voyons donc également tous les trois pour parler boulot. Nos profils se complètent parfaitement: respectivement un ingénieur versatile, un architecte et un constructeur (un peu architecte aussi). Fine équipe!

D'ailleurs, la plus belle journée (dans bien des sens) de cette semaine passée trop vite, nous sommes allés ensemble (sans notre Pierre-Yves à nous était toujours en vacances méritées) étudier les fameuses maisons en bois-pierre de chez nous, la construction dite en "batar". Il s'agit de murs de maçonnerie épaisse posée sans mortier mais renforcée par des longerons de bois à intervalle serré. Il y a des mois que nous en parlons, que nous spéculons, que nous calculons, et il était temps que nous allions confronter nos idées et théories à la réalité et aux maçons spécialisés. Le déclencheur a été la visite de Tom dans ce but. Tom est un peu notre chef à tous les trois. Il travaille pour la Coopération Suisse. Bref, nous avons passé la journée à crapahuter dans les rizières vert tendre en parlant construction sous le soleil. Moment ineffable. Je passe les détails, vous pouvez imaginer: délasserment physique des membres, délasserment intellectuel des discussions passionnées entre pairs, soleil, et tout le reste...

Le seul "hic" (justement), c'est que j'étais malade depuis... Islamabad! Je m'étais chopé là-bas un truc ni catholique ni grave, mais embêtant en la circonstance. Ça et le boulot, j'ai dû beaucoup dormir ce ouikène, et ce n'est pas encore assez. C'est que Gilles-notre-chef nous fait taffer! Et je suis toujours seul expat de notre département.

Heureusement, ledit chef Gilles part quelques temps, tandis que Luigi nous revient: nous avons des objectifs, mais aussi du temps pour nous y mettre, et nous coordonner pour que cessent les meetings se terminant à 22:00 passées. Nous ne sommes pas en urgence, et nos contrats sont parfois d'un an: nous n'avons pas envie de faire du septante heures par semaine, nous voulons une vie privée. Pierre-Yves-le-nôtre est très bon pour mettre cette limite, pour demander à ce qu'on ne parle pas boulot à table, mais il manque, justement, sur cet aspect aussi. Vivement son retour!

Ce que j'adore, chez Gilles, c'est sa philosophie, son approche du développement, ses idées sur la sécurité, sur notre travail, et tout ça. Par exemple, pour la sécu, il estime que les barrières en tôle ondulée qui entourent notre camp(ing) et donnent un sentiment de baignade ne nous protégeront ni des balles perdues ni des bombes mal placées, et qu'une véritable sécurité passe par la connaissance réciproque et la complicité des voisins. Il nous encourage à sortir, à nous faire connaître, d'une part pour éviter que les gens se demandent qui nous sommes et prêtent attention à ceux qui imaginent que le pire de Sodome et Gomorrhe a lieu dans notre camp, et d'autre part pour que nous, nous connaissions l'"extérieur". Bref, il faut arrêter le baignade, ce ne sera que mieux pour tout le monde. Joie et libération!

Tiens, il me revient en tête une anecdote: à Islamabad, j'ai pris un petit bus pour me rendre à l'ambassade de Suisse pour me signaler. Dans ce bus, un jeune Mollah — vingt-cinq ans, peut-être — dont la barbe chatouillait le nombril a voulu se lever pour me céder sa place. C'est la première fois que ça m'arrive! Il faut peut-être que je me rase...

De drôles de bruits sourds me parviennent de partout autour. Ce ne sont pas des armes. Et comme la pluie est de retour, je me demande s'il ne s'agit pas de glissements de terrain... Nous verrons lorsqu'il fera jour. Ça me rappelle que j'avais oublié de vous signaler qu'il y a quinze jours j'ai eu droit à mon plus bel "after shock" (= réplique): c'est impressionnant. Je ne vous ai peut-être pas dit qu'il y a des secousses tous les jours, même si nous n'en percevons qu'un par semaines environ.

Waouw, tout tremble! Ça doit être terrible. J'espère vite savoir de quoi il en retourne...

Hier, matin, j'ai rejoints mes équipes en Kamiz toute neuve, raide d'amidon: mes barbus favoris étaient aux anges. Je vais enfin pouvoir me moucher dedans, comme eux! Il ne me manque plus que de chiquer du tabac âcre pour être totalement intégré. D'ailleurs, il parlent de changer mon surnom de "Pape français" en... "Pape pakistanais"!

Hélas, la pluie était devenue telle que les routes étaient bloquées. Nous nous sommes donc occupés en vagues travaux de bureau. Vers midi, on m'a annoncé qu'une partie de la maison où logent nos gars s'était écroulée. Incrédule, j'ai demandé une voiture pour tenter d'aller voir. Comme le soleil était revenu depuis une heure, nous avons pu passer sans encombres, mais j'ai pu constater les éboulements entendus la veille. La rivière était si grosse qu'on l'aurait dite non pas agitée, mais immobile et couverte de créatures marron épaisses qui dansaient frénétiquement sur la surface inégale.

À la maison, les dégâts étaient à la fois pires et moindres que je l'aurais imaginé. Les chambres et espaces à vivre demeuraient à l'abri des risques, mais deux caves qui servaient de stockage de matériaux et matériel avaient vu un pan de mur s'écrouler vers l'intérieur sous le poids de la terre gorgée d'eau. Nous enseignons la construction résistant au tremblement de terre à des gens qui ne savent pas construire résistant à la pluie! Nous avons du boulot...

Qu'importe: le printemps commence...

En guise de conclusion

J'ai retrouvé dans "Achille Talon au coin du feu" cette fabuleuse citation sans laquelle une anthologie des citations françaises n'est qu'un ramassis de subjectivités déshonorantes pour son auteur et pour la langues de Rousseau: "Victoire et pétulance! Mon papa, dans un instant, tu vas être aussi emballé que nos brosses à dents, menus objets personnels et bermudas pour sidérer les populations indigènes. Nous partons en vacances! Si. Hop! Joie."

L'été s'installe, et moi je réalise avec horreur et consternation qu'il ne me reste plus que quelques semaines de travail avant la fin de mon contrat! Quitter le Pakistan? Déjà? Non...

Des dérèglements météorologiques

Dimanche 01^{er} avril 2007 (sans rire!)

Dimanche matin (c'est-à-dire qu'il est 12:34). Un coup formidable vient d'ébranler mon container, suivi d'un autre: ce sont des grêlons, plus gros que j'en ai jamais vus, presque la taille d'un petit œuf de poule. Il en est tombé tant qu'en quelques instants le terrain de badminton qui sépare mon container de celui de Pierre-Yves en a été uniformément saupoudré, comme par une petite chute de neige. Le tambourinement était si puissant que mes petites enceintes USB ne parvenaient plus à faire entendre leur Pink Floyd, même pied au plancher sur le bouton de volume.

Il repleut, donc, depuis cette nuit. C'est à n'y rien comprendre... Hier samedi, j'ai "estivé" mon container, que la lourde chaleur rendait déjà insupportable. Nous avons installé les ventilateurs vendredi, et ce matin nous avons dû ressortir bien des radiateurs que nous pensions définitivement remisés... Quel drôle de pays où nous devons chauffer la nuit et ventiler le midi. Nous parvenons à avoir trop chaud et trop froid dans la même journée, dans chacune des journées successives. Hier pourtant, nous avons tous cru que le chaud l'avait définitivement emporté, et le cruel démenti de la grêle que nous essayons maintenant nous rappelle que nos expéditions d'escalade restent tributaires de "Madame Météo"...

Argl, comme disait Roland à Roncevaux, je réalise que j'ai omis de vous raconter notre formidable ouikène d'escalade la semaine dernière... C'est que le Pierre-pas-Yves (de la Croix-Rouge de Belgique) est là pour suffisamment longtemps pour avoir trimballé tout son fourbi de grimpe "à l'anglaise": trois baudards, deux cordes de 8mm, des kilos de coinces, excès', et autres friends, sans parler des pitons et des clefs à coinces... Bref, tout ce qu'il faut sauf les chaussons pour les compagnons... De plus, en homme organisé, il a repéré les environs, et il dispose d'un véhicule et du droit plein & entier de circuler à sa guise. Bref, il est venu nous chercher comme un papa — alors qu'il est notre cadet à tous —, et il nous a emmenés grimper. Il n'a pas fallu un quart d'heure pour qu'une foule compacte nous re-

garde, et très vite nous avons ceint les plus audacieux de beaux-baudriers pour les tirer sur le rocher. Le plus effrayant leur reste la descente en rappel, "Spiderman" comme ils disent (c'est un des rares mots que nous avons en commun, hélas)...

Bref, nous nous sommes amusés comme des prisonniers en perm', et je crois pouvoir affirmer que nous avons offert à quelques p'tits gars du coin des souvenirs mémorables (de lapin)... Et nous ne reconduirons pas l'expérience cette semaine, pour cause de grêle qui joue du tambour sur nos containers innocents...

Dernière semaine, ou presque

Dimanche 08 avril 2007

La semaine s'est passée ainsi.

Lundi, nous avons eu journée d'intégration des onze nouveaux (nous n'en avions prévu que neuf, mais voilà, nous avons changé nos plans). Très chouette journée, très bon esprit d'équipe. Laurent = content.

Mardi, tremblement de terre en Afghanistan. Nous étions en training: les gars sont sortis en courant. Je leur ai gentiment fait remarquer que nous étions dans une tente! Une tente!!! Ils ont ri pour évacuer leur peur. Je les comprends. Nous avons monté une cellule de crise pour identifier d'éventuels dommages sur les zones où nous intervenons. Résultat: une jambe cassée (un gars tombé d'un toit). C'est tout. Ouf! Par contre, que nous appelions et prenions soin de "nos" communautés les a touchées. Gagné!

Après diverses info contradictoires, le verdict est tombé: c'était un tremblement de terre de magnitude 6.2, soit un de moins que "le nôtre" (soit dix fois moins fort, puisque l'échelle est logarithmique). L'épicentre est à quelques kilomètres (une vingtaine?) d'Iskashim, Afghanistan, théâtre de ma première mission. Que de souvenirs... Hélas, je n'ai les coordonnées de personne là-bas.

Mercredi, bural, tandis que les troupes prenaient contact avec le terrain. Jeudi et vendredi, training, encore, de 08:00 à 18:00. Après 18:00, je pouvais me consacrer au travail de bureau, aux rapports, aux dernières petites touches que je voulais apporter à l'organisation du département avant d'en laisser totalement les clefs à Lui-gi. C'est fait: je pars en vacances, et lorsque je reviendrai, ponctuellement, ce ne sera plus que pour du "contenu", des trainings, de l'information et de la formation. Plus de gestion d'équipe, plus d'implication dans le département. Quand je vous dis que je suis en vacances!!!

Du coup, hier samedi, j'ai fait mes bagages, et suis allé manger avec Shafaat, Jabran et Amir (vous ne les connaissez pas, mais il m'importe, à moi, de mentionner leurs noms). Nous avons beaucoup parlé: par exemple, comme nous passions là où ils s'étaient réfugiés lors de "notre" tremblement de terre, ils me racontaient qu'ils ne pouvaient pas tenir debout!

Ensuite, Pierre-pas-Yves-de-la-Croix-Rouge-de-Belgique, le fameux, est passé me chercher et nous sommes descendus sur Islamabad en chantant du Soldat Louis à tue-tête (euh, surtout moi)... Une semaine de vacances, une de boulot. Puis trois

de vacances avec Marjorie, et trois de boulot dont la moitié à Paris en rapport final et autres activités bureautiques.

Hé, hé, hé...

Vacances à Gilgit

Il y a tout de même de chouette hasards de calendriers: nous étions trois à avoir indépendamment posé la même semaine de congé pour aller à Gilgit! D'abord, comptez Mélanie, notre docteur, qui voulait voir un peu du pays avant de partir pour de bon. Ensuite, il y avait le fameux Pierre-pas-Yves-de-la-Belgian qui recevait ses parents. Enfin, j'attendais la visite de ma vieille & chère amie Amélie de Suisse. Nous avons donc loué un van avec chauffeur, et avons avalé les quinze heures de route dans la joie et la bonne humeur (pour ne pas mentionner la pétulance!)... Un des gars de Pierre était de la région, et il a tenu à nous accompagner, comme guide et hôte. C'est lui qui m'a expliqué que les "breloques, pendeloques, et loques diverses" dont tous les véhicules sont décorés nonobstant les lois de l'aérodynamique sont en fait destinées à protéger les véhicules du mauvais œil — ce qui n'empêche pas que j'aie vu des chauffeurs de camions s'y essuyer les mains après les ablutions rituelles de la prière (voire même suite à d'autres ablutions que je mentionnerai pas, non, non, n'insistez pas)...

Ifti, c'est le nom de notre hôte et guide, parle douze langues, mais n'a jamais terminé ses études. Quand lui et son frère étaient à l'école, leur père les a convoqué pour leur signifier qu'il n'avait pas les moyens de continuer à les entretenir tous les deux. Ifti s'est porté volontaire (je crois qu'il s'agissait d'un frère aîné), et il s'est engagé dans l'armée pour une solde dérisoire sur laquelle il ne pouvait faire aucune économie, mais au moins il n'était plus à la charge de sa famille. Nous avons bien sûr mangé chez lui un soir, mais le reste du temps, nous étions dans ce petit hôtel que j'avais tant aimé la première fois que j'étais venu dans cette vallée de Hunza.

Pour Mélanie et Pierre, le repos & bénéfice de cette semaine n'était pas tant physique que psychique: je ne sais pas si vous pouvez imaginer l'effet que peut nous faire un coin du Pakistan où les femmes nous regardent, souvent nous saluent, et même parfois nous tendent la main. Je ne sais pas si vous vous rendez compte que j'avais du mal à admettre que je voyais là des Pakistanaises — rurales, qui plus est — sans voile (et pas que les moches et les vieilles!!!), des femmes du Pakistan qui nous adressaient la parole — spontanément! Comment dire ce que ça nous fait de nous faire inviter naturellement dans des familles où la femme n'est pas cloîtrée dans sa cuisine, où elle vient voir ses hôtes, où je peux visiter la cuisine? Oui, tout le pays n'est pas comme Batagram, mais nous avons tendance à l'oublier — tellement que Mélanie avait du mal à retirer son voile et que Pierre et moi continuions à détourner les yeux quand des groupes joyeux de jolies étudiantes s'essayaient avec enthousiasme à des salutations en anglais...

Nous sommes rentrés pour une grosse fête: c'était le premier anniversaire de la présence de la Croix-Rouge Française au Pakistan, et, partant, les un an de contrat des plus anciens de notre staff... Journée banalisée, donc, avec jeux de scène et matches de sport (cricket, badminton, volley, etc.), mais les finales ont été interrompues par un gros, bel orage d'été. C'est que les grosses chaleurs craintes s'était traîtreusement installées durant notre absence dans le nord: la clim' est à nouveau nécessaire pour dormir à Islamabad, et le travail sur Batagram est impossible de midi à quinze heures...

Cette grande et joyeuse fête était aussi un peu une fête de départ pour Mélanie, la première d'une longue liste de départs (cinq en deux mois, et ça continue ensuite) sur laquelle je suis le suivant, ex æquo avec Sophie-Clochette — nous avons tous deux encore quelque six semaines ici, mais pour moi trois seront des vacances avec Marjorie! Elle arrive dimanche 22 — bonheur et exaltation...

Ensuite? Ensuite j'aimerais bien qu'il y ait une "ensuite" justement: j'ai proposé de revenir sur cette mission, et j'attends donc le verdict de Paris. Ce n'est pas modeste de le mentionner (ceux qui me croient modeste ont encore beaucoup d'illusions sur moi), mais je crois qu'une partie de "mon" staff est encore plus anxieuse de la réponse que moi...

Ce sera l'objet d'un dernier "Carnet" avant — au moins — quelques semaines en Europe. À suivre, donc.

Toujours pas de nouvelles quant à un éventuel retour. Mais quelques péripéties & tribulations ont pimenté la fin d'une mission qui restera sans doute un de mes premiers succès sans réserve majeure. Lesdites vicissitudes méritaient un "Carnet"!

Premier tour et Marjorie

Marjorie est arrivée le ouikène du premier tour. J'avoue qu'à ce moment-là, la politique m'a peu intéressé...

Il y avait du beau monde sur Islamabad. La maison habituellement morne et hantée par des myriades de cafards opulents s'est trouvée animée, studieuse, gaie, industrielle. Le dernier à repartir a été Gilles-notre-chef. Nous avons passé la quasi-totalité d'une matinée en considérations sur l'avenir de la mission, et donc sur le mien puisque j'ai fait la demande de revenir. Beaucoup de spéculations, que j'ai résumées ensuite en une brève propal' (= proposition de programme) informelle mais qui avait pour elle de résumer nos débats. Au total, le dossier avance, mais on ne peut pas encore dire s'il y aura ou non de la place pour Marjorie et moi.

Candice-l'admin' m'a mis en garde contre les "retours": il y a tant d'attente des deux côtés qu'il est presque impossible de ne pas crouler sous les déceptions. Je me souviens en effet du Libéria, où le chef de mission adulé pendant la guerre a été rapidement boudé lorsqu'il est revenu deux ans après. S'il m'est donné de revenir, je ferai donc attention à ça...

Pour le reste, ces quelques jours ont été éminemment oisifs, partagés entre des temps collectifs semi-studieux et des temps de repos individuels. Je doute que personne d'entre nous puisse se passer de repos, ces temps. Sauf notre chère Clochette favorite qui rentrait de vacances!

Chez Shah Baba

Un jardin. Une table basse surchargée de mets divers. Deux lits traditionnels en corde tressée, en guise de bancs. Penchés sur nous, un abricotier et deux arbres-à-"malberries". Si quelqu'un a la moindre idée de ce que peut être une "malberry"

en français, je lui paie des fraises. Ce serait un peu comme de longues framboises poussant sur arbre... Quant aux abricots, c'était une variété à quatre noyaux.

Nous parlions avec Shah Baba, notre hôte, et par ailleurs le plus âgé de notre mission. Je me souviens que son CV commençait par quelque chose comme: "65 ans, excellente condition physique". J'avais adoré! De fait, il crapahute dans les montagnes comme nos jeunes zèbres, ou presque. J'aurais voulu lui proposer un poste mettant plus en valeur ses qualités et en particulier son excellent anglais (peut-être le meilleur du camp à l'écrit, expats inclus), mais nous n'avons pas de tels postes dans notre département... En attendant, il est content avec nous, et il a follement insisté pour nous recevoir, Marjorie et moi. Il nous laisse "la petite maison aux malberries" pour nous tout seuls.

Ce premier soir, nous avons longuement évoqué ce sujet qui nous turlupine tous qu'est l'avenir de la mission. Comme d'autres, Shah Baba me fait l'honneur de s'inquiéter de mon retour. Ce qui m'inquiète, c'est que je suis à peu près certain que lorsqu'il dit posément que si je ne reviens pas il démissionne, il le pense, et il le fera. J'ai donc fait de mon mieux pour le rassurer. Nous avons également parlé de l'impact de nos programmes, et j'ai souligné le succès de notre mobilisation, malgré l'absence (voulue) de toute partie financière ou matérielle pour les bénéficiaires. Je veux dire que bien des ONGs "gonflent" leurs statistiques en offrant des "indemnités de transport" aux participants, indemnités souvent largement supérieures à une journée de salaire, ou encore en comblant les auditeurs (comment parler encore de "participants") de cadeaux divers. Bref, les gens viennent pour ce qu'on leur donne, mais dorment à qui mieux-mieux quant au contenu. Nous qui ne distribuons rien, nous sommes sûrs que les gens qui viennent et perdent leur journée de travail essayent de profiter de leur présence! Nos stats' sont donc moins bonnes que notre impact réel, et je suis prêt à défendre notre approche des choses...

Le second soir, j'avais proposé que nous nous recueillions sur la tombe de la femme de Shah Baba. Dans ce monde où il est inconvenant que l'invité offre quoi que ce soit, c'est ce que j'avais imaginé pour marquer notre reconnaissance. Il faisait nuit. Shah Baba nous a expliqué qu'ici, on ne joue pas de musique pour les morts. Il nous a également montré que la tombe ne porte pas le nom de la femme, mais la mention: "épouse de..." J'ai demandé à voir la tombe de ses parents, et il nous a répondu que sa mère était encore vivante, fière de ses nonante-deux ans...

Le soir, il nous a très vite laissés seuls. Comme la veille, nous avons également été laissés manger en tête-à-tête. Il en faisait presque trop dans le sens inverse de celui que nous avons connu jusque-là: à force de vouloir respecter notre intimité, il nous privait de sa famille et en particulier de ses deux fils de notre âge.

Le dernier jour, nous avons abordé la question de front, et la réponse n'a pas été déguisée: Shah Baba était intimidé par Marjorie! Tout s'expliquait enfin: d'un côté son insistance à nous inviter tous les deux et de l'autre son attention excessive

à notre privauté, en particulier lors des repas. Pour mieux comprendre sa situation, il m'a fallu me rappeler que lorsqu'il est né, l'Inde, le Pakistan et le Bangladesh n'étaient encore qu'un seul pays, et que cet homme avait donc vécu la *totalité* de l'histoire de son pays!

Shah Baba nous avait demandé trois jours, afin de nous faire découvrir la région. Ainsi, il nous a accompagnés dans une Suzuki microscopique et nous a fait les honneurs du pays. De fait, la région est riche en beautés panoramiques!

Nous avons également visité deux écoles (Shah Baba était professeur avant de se joindre à nous): c'était passionnant. La première était l'équivalent de notre collège, avec des classes mixtes où les filles sont dynamiques, mignonnes, souriantes et vives. J'ai noté les examens: les élèves étaient dans la cour, accroupis à distance l'un de l'autre, écrivant sur leur genou. D'une façon générale, le niveau était bon.

Ensuite, nous sommes allés "à la ville" visiter le seul équivalent de lycée qui reçût des filles (voilées jusqu'aux yeux) qui répondaient à peine aux questions. Le contraste entre les filles délurées du "collège" et les fantoches du "lycée" était saisissant et pénible. Il me semble qu'on sentait là toute la schizophrénie d'un système où l'éducation des fillettes est de plus en plus admise, mais où dès l'adolescence on revient aux "choses sérieuses"... entre hommes!

Mansehra

Nous étions ensuite invités chez Shafaat, mon fidèle assistant à lunettes, et quelques anciens. Le prétexte était l'ouverture de la pâtisserie d'Amir (Amir est l'assistant de Pierre-Yves; sa longue barbe d'intégriste contraste avec ses manières douces quoi que passionnées). Nous avons parlé des heures durant, Marjorie avec les femmes, moi avec les hommes. Je ne sais pas si les femmes ont parlé chiffons, mais nous les hommes nous en sommes tenus à la caricature: nous avons parlé politique. Je me souviens en particulier d'une longue discussion sur les films indiens, qu'ils trouvent véhiculer une image dépréciative du Pakistan. De fait, j'ai moi-même été choqué à mon troisième film bollywoodien par le cliché: le Pakistanais des films contemporains indiens est *exactement* l'Allemand des films français d'après-guerre et le Russe des films Américains du temps de la Guerre Froide. Et l'héroïne est une "gentille" parmi les méchants, une exception, qui aime le héros "malgré" son environnement hostile et négatif. Bref, je commence à avoir du mal avec les films indiens, je dois dire...

Nous avons aussi, bien entendu, parlé boulot et Batagram. Ils avaient une expression imagée que je ne peux pas ne pas vous relater: ils parlaient de Batagram comme du "fond du puits" du monde...

Enfin, nous avons mangé tous ensemble. J'ai négligé jusqu'à maintenant de signaler qu'on mange à la pakistanaise comme à la suisse: "tous dans le même caque-

lon" (chanson folklorique), avec un bout de pain. En fait, sur un tissu au sol sont déposées des assiettes de légumes (pour nous végétariens), et chacun y pioche en se servant de morceaux du pain plat. Les doigts restent propres, et c'est excellent. Sans compter l'économie de "Toto, finis ton assiette!"

Ils nous ont accompagnés à la gare routière, et ont réussi à encore nous offrir les boissons, alors que j'avais échafaudé mille stratégies plus élaborées les unes que les autres pour enfin les inviter à mon tour. Heureusement, ils nous ont laissé payer nos billets — bien entendu, ils ont proposé de nous inviter, mais cette fois sans trop insister. Je me serais fâché!

En fait, j'avais proposé de longue date à Shafaat de nous accompagner à Hunza: je trouvais que c'était une bonne idée de renverser enfin les rôles et d'inviter à mon tour, mais le bonhomme n'a pas osé poser ses vacances! Dommage. Du coup, il va encore falloir que je me mette les neurones en surchauffe pour lui trouver un cadeau, quelque chose à lui offrir, quoi! Toute proposition est bienvenue...

Hunza

J'ai déjà tellement encensé Hunza que j'ai peur de vous déguster à en parler encore. Au besoin, je vous montrerai des photos, plutôt! En tous cas, il me tardait d'enfin partager avec Ma Jorie préférée mon émotion pour ce petit coin de planète.

Notre programme était simple, presque aussi réducteur qu'un slogan: "surtout ne rien faire!" Et nous nous y sommes appliqués avec un succès considérable. Quelques promenades, un zeste de shopping, un lever de soleil au "Nid d'Aigle", quelques bons repas tranquilles, et quelques discussions politiques — c'était le temps de l'élection de Nicolas le Petit. La référence est bien entendu moins au personnage de Sempé et Goscinny (j'ai honte, mais je dois systématiquement vérifier l'orthographe du patronyme de mon auteur idolâtré) qu'à Hugo et son "Napoléon le Petit". L'idée de dictateur en herbe est plus pertinente. Très vite, nous avons quitté ce sujet déprimant pour parler de la politique du Pakistan, son passé, son avenir. Les points de vue récoltés sont assez différents, et c'est intéressant. J'aime bien me pencher sur la politique de mes pays d'élection avec Marjorie...

Il me revient que lorsque je vous ai raconté la vie de notre guide Ifti la dernière fois, j'ai négligé l'essentiel, les quelques mots par lesquels il définit notre raison d'être sur Terre: "Développer les dons que Dieu nous a donnés, et en faire profiter la communauté." Je n'aurais pas dit mieux. J'aime cette idée de dons que chacun a. J'aime à penser qu'il vaut mieux développer lesdits dons qu'essayer d'en acquérir d'autres qui nous sont initialement étrangers. Enfin, j'aime la notion d'offrir aux autres les fruits de nos dons. Je trouve cette forme de générosité supérieure au "don de soi", à l'"amour du prochain" et à toutes ces Grandes Idées pleines de majuscules. Cette sorte de "philosophie de l'arbre fructifier" me plaît...

Bref, après une grosse semaine de ce régime paisible, nous sommes rentrés sur Islamabad en mille péripéties qu'il serait fastidieux d'énumérer ici — revoyez plutôt un bon vieux Spaghetti-Western, c'est du même tonneau. Comme toujours, nous avons ri des immenses terrains vagues de la capitale envahis d'herbe assez peu innocente, en clair, de beuh!

Les quelques agitations politiques dont on a dû parler à l'étranger nous sont presque passées inaperçues, et, finalement, Marjorie a repris l'avion. Il me restait alors deux bonnes semaines de travail.

Mariage

Le dimanche était à peine entamé (Marjorie avait décollé tôt le matin). J'ai rejoint deux gars de notre staff au mariage de leur cousin. C'était la partie "montrable" du mariage, en cela que la partie "se torcher la gueule en jetant des billets de banque à des danseuses du ventre fatiguées" s'était déroulée deux jours plus tôt. Là, après résorption des gueules de bois, il s'agissait juste de manger le plus possible en discutant au maximum. Entre autre discussions, on m'a expliqué qu'un mariage coûte dans les cinq mille euros (rapporté aux salaires d'ici, ça fait un équivalent de quarante mille euros, vous imaginez?), et les principales lignes de budget sont, dans l'ordre, ledit repas, puis les bijoux, puis les nouvelles fringues. Certains locaux trouvent que c'est excessif de se mettre en dette sur dix ans pour se marier...

Un jeune désireux de me plaire car ça faisait des mois qu'il ne trouvait plus de boulot comme logisticien (les ONGs s'en vont toutes!) nous a lancé en quête de ouisky. Impossible d'en trouver chez les fournisseurs locaux (mais j'ai apprécié la balade à pied), et donc taxi jusqu'à la ville voisine, une heure aller, une retour. J'étais épuisé, eux étaient désolés, j'ai proposé que nous mangions ensemble, j'ai souligné combien ça me ferait plaisir, et comme ça tout le monde a été content... De toutes façons, je n'avais pas franchement envie de ouiky médiocre payé plus que son prix.

J'ai dormi chez eux, et le lundi matin à l'aube, j'ai pris le bus de notre staff. Joie et exaltation!

En plein Zola (avant-dernières semaines)

Il ne me restait alors plus que deux semaines à Batagram, une avec Luigi, et une sans lui. Et un objectif: donner un cours sur le "Batar" — sans circonflexe, c'est une technique de construction locale en pierre renforcée de bois que Pierre-Yves est en passe de faire avaliser par les autorités compétentes — et donner une grosse révision de tous les cours précédents. J'étais ravi de retrouver ces quarante hommes si différents mais si unis: des barbus, des moustachus, des glabres, des jeune et des vieux (dix-huit à soixante-huit ans), des professeurs d'université et des illettrés —

même au niveau des langues maternelles ils sont d'horizons variés: pashto, hindi-ko, et bien sûr urdu. Beau pot-pourri!

Premiers jours sans z'aventures. Puis, le mercredi, ils nous ont fait le coup de se mettre en grève, tous ensemble, unis comme les doigts d'une main (pour autant que vous connaissiez une main à quarante doigts!). Belle unité, mais pour un bien triste motif: ils voulaient être augmentés. Or, nous payons bien (bien plus que des postes de professeurs, par exemple), mais moins que d'autres ONGs imbéciles qui distribuent des salaires indécents et chamboulent toute l'économie du pays. Et puis, nous ne décidons pas des salaires: ils sont fixés par le Croissant-Rouge Pakistanais! Bref, ils auraient pu nous demander n'importe quoi, mais pas ça. Ce qui fait que leur brillante mobilisation est tombée à l'eau. Au second jour, ils se sont rendus compte que nous avions commencé à recruter une nouvelle équipe et que leurs lettres de licenciement étaient imprimées, prêtes à être signées. Ça leur a fait comme un choc, les pauvres. Ils sont revenus tout penauds, ont promis de travailler, de ne plus jamais se mettre en grève, qu'il fera beau temps pour toujours, que la bière et le miel couleront à flots hors de conques portées par des vierges qui n'aspirent qu'à ne plus l'être, et mille chants d'oiseaux.

Luigi et moi avons dû aller manger avec eux pour sceller ce bel engagement réciproque, et un observateur extérieur aurait ri des efforts de tous (eux comme nous) pour afficher tant bien que mal un sourire. Mais nous y sommes arrivés, et le vendredi ils étaient tous sur le terrain.

Pour épicer le tout, le soir de la grève une chouette bourrasque nous a emporté la moitié du camp et un préfa' (certains de ce que nous appelons des "containers" ne sont en fait que des préfabriqués de mauvaise qualité) qui aurait irrémédiablement écrasé l'occupant s'il y en avait eu un. Trois cents kilos de plafond, ça ne laisse pas de handicapés. Bref, nous avons passé la seconde journée de la grève à remonter ce qui avait été abattu (je ne parle pas du moral), et Luigi et moi en avons profité pour changer tout l'aménagement de notre bureau — j'adore notre nouveau bureau! Lorsque les premières équipes de parlementaires se sont présentées le lendemain, nous leur avons malicieusement fait remarqué que nous avions un nouveau bureau, et que nous attendions de savoir si nous avions également une nouvelle équipe... Oui, c'était mesquin, mais nous avions le moral tellement dans les chaussettes que nous n'osions plus les changer de peur de le perdre irrémédiablement.

Quand même, si je leur en veux de quelque chose dans l'affaire, c'est de m'avoir mis dans une situation où je me suis retrouvé du côté des fusils, des gendarmes et des patrons. Brassens — s'il m'avait connu — m'aurait répudié. Quelle désespérance...

Dernière semaine

Samedi, 14:30. Je me suis réfugié dans le nouveau bural de la Construction. Je ne peux en sortir: un terrible orage tonne. Nous en sommes devenus coutumiers. L'électricité a tenu. J'écoute du Bach aussi fort que je peux. Comme l'orage s'éloigne et le tambourinement de la pluie décroît, j'entends de mieux en mieux les *fugues* et *sonates* diverses. Victoire de la musique sur les éléments. Bientôt, il ne restera de l'orage qu'un petit grattement sur l'épaisse toile de la tente. Telle est la météo qui nous est familière maintenant. Après les frimas hivernaux et les premières chaleurs accablantes, nous avons droit à une étrange alternance de pluies et de beau temps qui nous a fait ressortir les couvertures trop tôt remisées, et acheter des vestes étanches.

Puisque nous en sommes dans le domestique, il me revient une anecdote: j'ai enfin réussi à mettre une lessive à tourner. C'est qu'une lessive demande la conjonction de deux éléments par trop rares sur notre camp: de l'eau et de l'électricité (et que l'une ou l'autre des deux machines du camp marche, ce qui est encore plus rare!). Il ne m'a fallu qu'une demi-journée pour un cycle complet, alors que la moyenne officielle de Candice est de deux jours par machine. Si seulement ça ne marchait absolument pas, nous aurions cherché une solution, mais la situation actuelle joue sur cette limite où les choses ne sont pas assez graves pour qu'on se préoccupe de les changer. N'empêche que tant d'efforts pour laver un peu de linge m'ont mis dans une rogne dont j'ai mis long à me démettre!

Ma dernière semaine s'est bien passée. Trainings sans discontinuer sur trois jours: j'en suis sorti sur les rotules, aphone. Mais ensuite, jeudi et vendredi ont été calmes, bureautiques, organisationnels et tout ce qu'on voudra, mais certes moins épuisant que des trainings! Quel sacerdoce que de faire de l'enseignement sa profession: j'admire les profs (rétrospectivement) et je préfère l'architecture...

Bonne humeur générale recouvrée, donc. Et pour conclure tout ça, un dernier ouikène en petit comité (entre les départs et les vacances, nous ne sommes plus que quatre), ce qui n'est pas pour me déplaire. Je crois que la surexpatriation commence à me peser. J'aspire à une mission en petit comité. Ou, pour être tout à fait sincère, je n'aspire aujourd'hui qu'à deux mois de vacances en Europe avec ma Princesse préférée! Je ne devrais pas tarder à me trouver exaucé, et c'est tant mieux...

Je m'en tiens là. Nous n'avons toujours pas de nouvelles pour mon éventuel retour. Pierre-Yves et moi travaillons à une proposal' officielle ce coup-ci, mais personne ici n'a de certitude sur rien. Attendez donc un dernier petit "Carnet du Pakistan" après mes divers débriefings: nous en saurons peut-être plus alors...

Bon, ben me voilà rentré, ou tout au moins installé quelque part. J'ai même une chambre à moi en Amsterdam, c'est dire si je suis en droit de parler d'"installation"! Pour un mois, ou ce qu'il en reste. Ensuite? Pakistan. Probablement...

Revenons. Islamabad - Paris sans histoires, enchaîné avec un Paris - Copenhague que j'ai organisé comme un va-nu-pieds. Une leçon à l'affaire: si vous avez à organiser un voyage en avion, ne me demandez pas conseil, au risque de vous retrouver à voyager plus lentement qu'en âne aveugle et boiteux et pour plus cher qu'en taxi tarif de nuit. Mais mon ami Alaa se mariait, et je n'aurai manqué ça pour rien au monde!

Me restait ensuite une semaine de débriefing à Paris. Là, il faut que j'essplike. Prenez des notes. Je ne travaillais pas vraiment pour la Croix-Rouge. En fait, la Croix-Rouge a contractualisé (j'ai failli taper "contracté" par habitude de l'anglais!) pour la partie architecture une petite ONG spécialisée appelée *Architecture & Développement*. Ce sont eux mes employeurs réels. Peu présents sur le terrain, mais qui demandent une semaine (je recommanderais plus) chez eux au retour et pendant les vacances de mi-parcours.

Architecture & Développement, donc. Mes vrais patrons. Une toute petite boîte. Quelques personnes dont je vous épargnerai les noms malgré la sympathie qui nous lie au-delà des rapports professionnels. Je ne mentionnerai que Tiago, mon responsable direct dont je vous dirai que c'était un plaisir de travailler avec lui, et que je m'inquiète de ce qu'il a tendance à se surcharger de travail... Une toute petite association, donc, avec toutes les qualités humaines que ça implique. La semaine a été agréable. En passant, je fais de la pub, vous m'excuserez: en tant que structure envoyant des architectes, ils ont (nous avons) besoin d'un gros fichier d'architectes, maçons, ingénieurs, charpentiers et tous autres métiers de la construction (même bricoleurs si c'est avec génie!). Alors si l'envie de partir — même un jour, même peut-être — pour une mission vous titille, ou si vous connaissez quelqu'un qui, etc. eh bien contactez-les (archidev.org — le site est un peu rebutant) ou contactez-moi, je transmettrai avec joie et brio.

L'essentiel de la semaine a été, bien sûr, consacré à la suite de la mission Bagram. Beaucoup de discussions ont précédé l'écriture d'encore plus de rapports. Enfin, j'ai été envoyé débriefer à la Croix-Rouge, où j'ai défendu notre bébé. Nous proposons d'envoyer deux expats (dont moi) pour une période d'août à décembre. Reste à voir ce qu'en pense la Croix-Rouge. Mais au rythme où se signent les accords et se prennent les décisions, je me vois déjà sur le terrain sans que la totalité des justifications administratives soit entérinée! Qu'importe: tout le monde est d'accord, et il n'y a donc pas lieu de craindre un obstacle majeur d'ici août. La seule question en suspens est le second expat: sera-t-il validé, et trouverons-nous le génie qu'il nous faut, à la fois maçon, architecte, charpentier et professeur?

Et puis, en fin de semaine, j'avais une "restitution", une petite conférence qui raconte notre travail et distingue justement *Architecture & Développement* de la Croix-Rouge. J'avais déjà fait ça à mon retour de mi-parcours (j'avais parlé de la structure de notre intervention), et cette fois j'avais décidé de développer les "outils pédagogiques" que nous avons mis au point avec Pierre-Yves-mon-cher-collègue. En clair, c'était simple comme un programme politique (euh, non, peut-être pas simpliste à ce point, mais presque), il s'agissait de donner en français et en une heure ce dont je faisais un training d'une journée entière en anglais. C'est dire si je maîtrisais ma matière. Et pourtant, l'habitude me manquant peut-être, j'étais stressé comme un rat de laboratoire enfermé dans un labyrinthe dont il sait qu'à l'issue l'attend une rate qui se dilate car la chaleur dilate, rappelez-vous les cours de physique des collèges. Bref, j'avais le trac, autant le dire, et à bien mauvais escient puisque je parlais d'un sujet que je maîtrisais à un public presque totalement acquis. C'est comme ça.

Le publique était justement composé pour moitié d'amis chers, et la "conférence" s'est terminée au restaurant libanais du coin (comme disent les canards déchaînés), avec discussion libre sur les thèmes du développement, de la construction, et du Pakistan. J'oubliais de préciser que des Pakistanais que je ne connaissais pas avaient assisté à mon allocution et m'avaient fait l'honneur et le plaisir de confirmer que je n'avais pas dit trop de chouanneries sur leur pays. Ouf!

D'ailleurs, la situation politique actuelle du Pakistan est "intéressante". J'ai un peu lu les journaux à ce sujet depuis mon retour, et j'ai tenté de comparer ça avec les discussions que j'avais sur le terrain. J'avoue avoir du mal à me faire une idée. Ce qui est acquis, c'est que la situation est "explosive" en cela qu'elle peut évoluer très vite. La vigilance est de mise, mais pas la crainte. De loin pas! D'ailleurs, pour en terminer avec ce pays qui m'est devenu cher, je voulais vous citer chaiplukel chef d'État en visite au Pakistan qui a résumé ses impressions par ces mots: "Quel pays! Quelles gens!" Je ne saurais renchérir.

Débriefing "interne" (*Architecture & Développement*), débriefing "externe" (à la Croix-Rouge pour leur fourguer le projet tel que nous le concevons), et conférence.

Ajoutez les divers voyages et décalages horaires: j'ai terminé la semaine sur les routes et c'est un euphémisme — j'en étais au moins à mi-fémur. Il faut que je fasse attention, car au-delà, c'est "pas sain". Arf!

J'ai débarqué en Amsterdam libre et heureux, juste à temps (comme si c'était fait exprès) pour assister aux premières des pièces de mon Cher Cousin PYou et de ma Jorie Chérie. Lui ouvrait le programme, elle suivait, puis venaient d'autres qui ne nous intéressent pas ici.

PYou ne dansait pas. Il avait créé sa pièce comme chorégraphe uniquement. Lorsqu'on entrait, la scène était baignée de bleu et semée de cailloux colorés à intervalle irrégulier mais assez constant, peut-être un mètre. Un gars torse nu sous une redingote se mouvait de pierre en pierre comme une araignée, les membres étonnamment étalés autour de lui. Il modifiait l'agencement des pierres, transformant ainsi l'espace (passionnant pour un architecte!). Ce faisant, il ne quittait pas de son regard d'une fixité impressionnante une demoiselle qui l'ignorais absolument, et se promenait de pierre en pierre au son d'une boîte à musique. L'ambiance était très réussie, et les deux danseurs étaient excellents dans leurs rôles.

Quant à Marjorie, elle avait travaillé un solo, tâche difficile dont elle s'est dépeétrée avec gloire et élégance. Elle a tenu le public en haleine une demi-heure sans musique, presque sans accessoire (juste un voile), sans changements de costumes, et avec des éclairages changeant mais à un rythme imperceptible. Prouesse à saluer. Elle concluait à la surprise générale par une chorégraphie endiablée sur une chanson de Brel, très fort, très animée.

Avant de parfaire ce "Carnet" et l'ensemble de mes (premières?) z'aventures au Pakistan, je tenais à vous raconter que j'ai reçu des nouvelles de Toni. Toni "el Sui-zo", c'est un Suisse qui construit des ponts depuis vingt ans, gratuitement, en Amérique Latine et depuis peu en Asie. Un modèle, un guide, un maître. Je l'avais rencontré quand j'étais encore étudiant, et ça m'honore de reconnaître que cette entrevue a été le déclencheur permettant mon premier départ à l'étranger. Toni travaille toujours, donc, il a construit des centaines de ponts, en prévoir cent septante pour les deux prochaines années, et n'a accepté aucune compromission quant à ses principes: pas de paiement, mais du travail avec les communautés — de l'aide à des populations pour qu'elle se construisent "leur propre pont"! Remarquable...

Sur ce, je vous souhaite un bel été,
laurent.